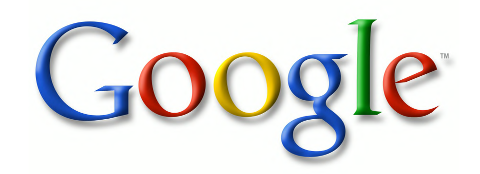


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

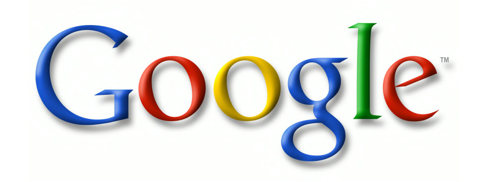
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

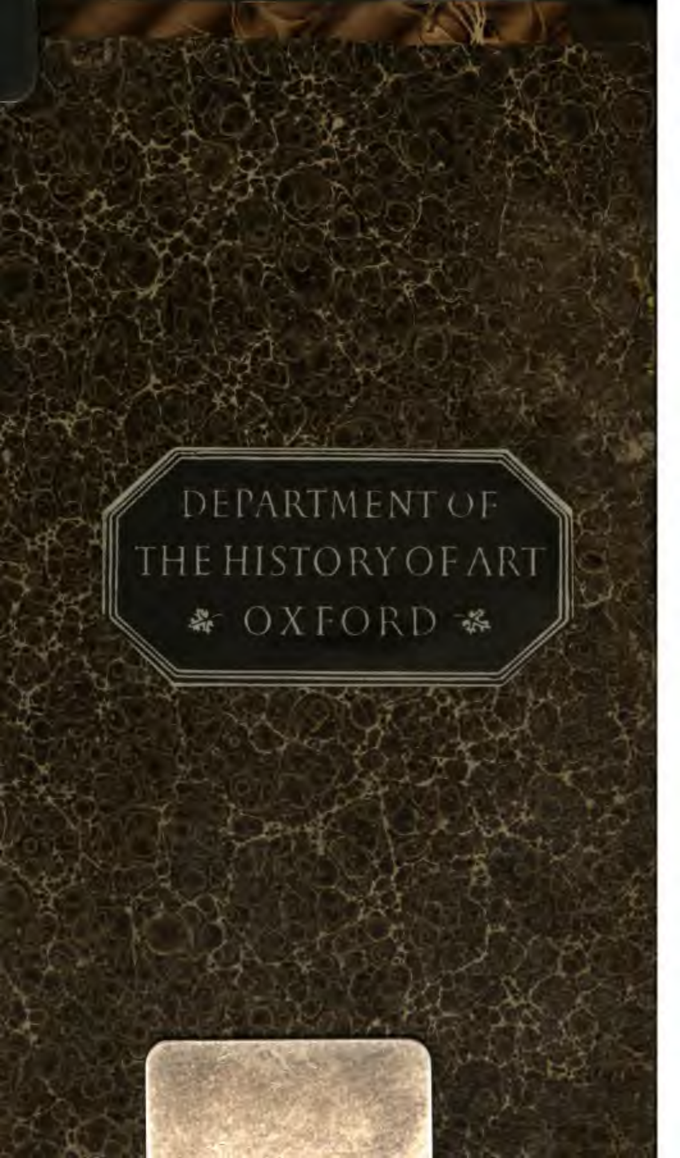
Nous vous demandons également de:

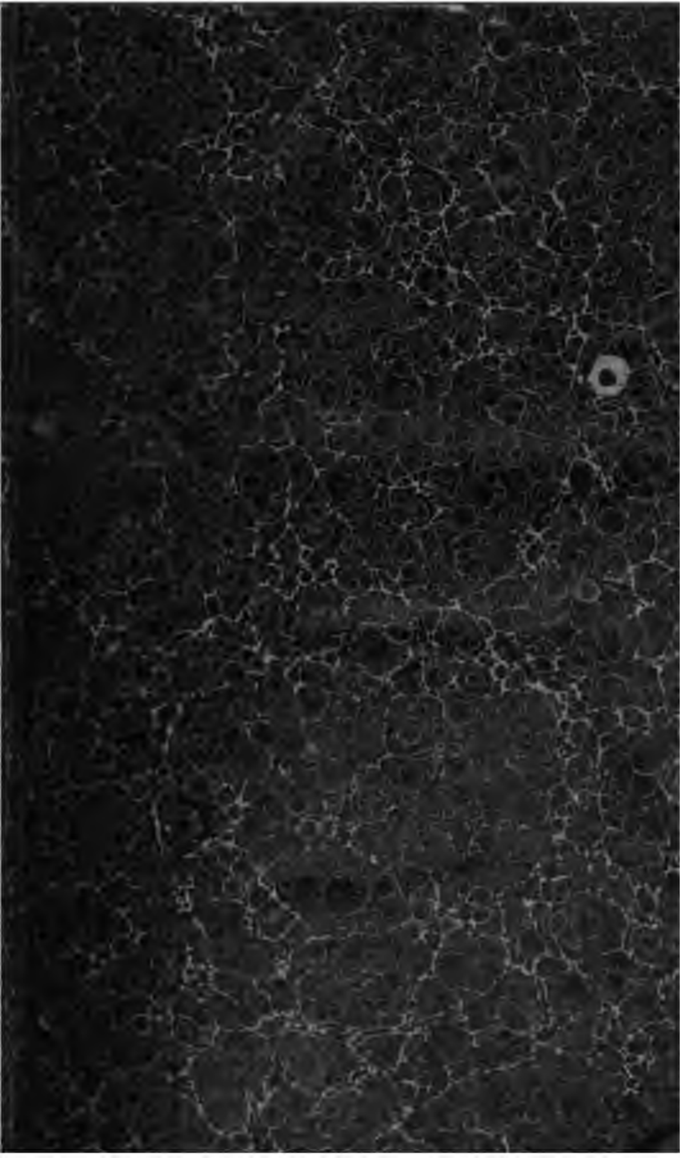
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




DEPARTMENT OF
THE HISTORY OF ART
OXFORD



David

MUSÉE ROYAL
DU LUXEMBOURG.

AVIS.

Le Musée du Luxembourg étoit originairement composé des tableaux de Rubens, représentant plusieurs sujets de l'histoire de Henri IV et de Marie de Médicis. Ils ont été réunis au Musée Royal. Sa Majesté a voulu les remplacer par les ouvrages des artistes françois. On devra à son goût éclairé pour les beaux arts un établissement aussi intéressant pour le public qu'il est avantageux pour la gloire de l'Ecole françoise.

Les jours d'entrée pour le public sont les dimanches; les autres jours, excepté le SAMEDI, sont pour l'étude des artistes, et pour les voyageurs, sur la présentation de leurs passe-ports.

M. NAIGEON l'aîné, Peintre et Conservateur des tableaux du Musée Royal du Luxembourg, demeure rue de Vaugirard, nº 7;

M. DUPATY, Statuaire adjoint, Membre de l'Institut, rue de Gaillon, nº 15.

EXPLICATION

DES TABLEAUX,

STATUES, BUSTES, ETC.

COMPOSANT LES GALERIES
DE LA CHAMBRE DES PAIRS DE FRANCE.

Les jours d'entrée pour le public sont les dimanche et lundi de chaque semaine; les autres jours, excepté le samedi, sont pour l'étude des artistes, et pour les voyageurs, sur la présentation de leurs passe-ports.

M. Naigeon l'aîné, Peintre et Conservateur des tableaux des Galeries du palais de la Chambre des Pairs de France, demeure au palais pavillon à droite, au-dessus de la salle de Vernet.

M. Naigeon le jeune, peintre adjoint, au même palais, pavillon et escalier de la Galerie de Rubens.

EXPLICATION
DES TABLEAUX,
STATUES, BUSTES, ETC.

COMPOSANT LES GALERIES DU PALAIS
DE LA CHAMBRE DES PAIRS DE FRANCE.

ELLE COMPREND:

LA GALERIE DE RUBENS,
LE PETIT CLOITRE DES CHARTREUX, DE LESUEUR,
LES PORTS DE FRANCE, PAR VERNET,
AVEC LA SUITE PAR M. HUE, ETC.

Prix, 75 centimes, au profit de l'Établissement.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
IMPRIMEUR DE LA CHAMBRE DES PAIRS DE FRANCE,
rue du Pont de Lodi, n° 6.

1814.


DEPT. HISTORY
OXFORD

EXPLICATION
DES TABLEAUX,
STATUES, BUSTES, ETC.

COMPOSANT LES GALERIES DU PALAIS DE LA CHAMBRE DES PAIRS DE FRANCE.

RAPHAEL (Raffaele Sanzio, dit), né à Urbin le vendredi saint de l'année 1483, mort à pareil jour à Rome en 1520.

1. La Sainte Famille.

Ce tableau, dont le fond représente l'intérieur d'une chambre, réunit une partie de la famille de la Vierge. Ste Élisabeth reçoit des mains de Marie l'enfant Jésus, dont les bras sont encore enlacés au cou de sa mere; il a déja le pied sur l'un des genoux de la sainte, mais il dirige principalement ses regards vers Ste Catherine, qui contemple avec ravissement sa tête toute céleste, ses yeux rayonnants de joie, et le doux sourire de sa bouche. Plus

bas, et du côté opposé, S. Jean l'indique du doigt; il semble dire aux spectateurs, Voilà le Messie qui devoit naître de la race de David, et que les nations attendent.

Nota. Des connoisseurs ne sont pas d'accord sur l'exécution de ce tableau; il y en a qui l'attribuent à André del Sarte, éleve de Raphaël: il a décoré long-temps la chapelle du Palais-Vieux à Florence, et la collection du palais Pitti. Il fait partie de ceux que les commissaires du gouvernement ont recueillis en Italie, et a été exposé au musée central.

TITIEN (Tiziano Vecellio, dit le), né à Cadore, dans le Frioul, en 1477, mort à Venise en 1576. (École vénitienne.)

2. Danaé.

Acrisius, roi d'Argos, averti par l'oracle que Danaé sa fille donneroit le jour à un enfant de qui il recevroit la mort, la fit enfermer dans une tour d'airain pour la soustraire à la connoissance des hommes: cependant, malgré ces sages précautions, Jupiter, transformé en pluie d'or, descendit auprès de Danaé; et de leurs amours naquit Persée, qui dans la suite accomplit la prédiction de l'oracle.

Danaé est couchée négligemment sur un lit

parsemé de roses; son regard animé semble annoncer qu'en ce moment son cœur est ouvert aux douces émotions de l'amour; l'esclave à qui sa garde est confiée reçoit dans un grand vase les pieces d'or, que sa cupidité voit avec plaisir tomber du ciel.

CHAMPAGNE (Philippe de), né à Bruxelles en 1602, mort à Paris en 1674; éleve de Fouquieres.

3. Le Repas chez Simon le pharisien.

La Magdeleine ayant apporté un vase plein d'aromates, se prosterne devant Jésus-Christ, et lui baisant les pieds après y avoir répandu des parfums, elle les essuie de sa belle chevelure : le Seigneur, touché de son humilité, lui accorde, à la grande surprise de Simon et des convives, la rémission de ses péchés.

4. La Vierge.

La Vierge, plongée dans la douleur, est assise au pied de la croix; dans le fond on aperçoit les murs de Jérusalem.

5. La Cene.

Jésus-Christ célebre sa derniere pâques avec ses

disciples, et leur annonce qu'un d'eux doit le trahir : grands débats parmi eux pour savoir quel sera l'auteur de cette perfidie; les uns paroissent surpris et indignés en apprenant cette nouvelle, les autres font des protestations au Sauveur de leur innocence et de leur dévouement; la bourse que tient celui qu'on remarque à la gauche indique le traître Judas.

NOTA. Sous les traits du Christ et des apôtres le peintre a peint les principaux solitaires de Port-Royal, parmi lesquels on distingue Antoine Lemaître, Arnaud d'Andilly, Blaise Pascal, etc.

Champagne a fait trois fois ce même tableau; les deux grands sont exposés aux musées de Paris et de Versailles.

6. Une petite fille joignant les mains. (Portrait.)

7. Un Christ.

VAN DEN VELDE (Guillaume), né à Amsterdam en 1633, mort à Londres en 1707; éleve de son pere.

8. Une petite marine.

9. Une autre faisant pendant.

VLIGER.

10. Une petite marine ornée de figures et de barques de pêcheurs.

RUISDAEL (Jacques).

11. Sur une espece de butte paroissent des chaumines ombragées d'arbres; dans un chemin en pente un homme et une femme menent une voiture.

HERMAN SWANEVELT, dit HERMAN d'Italie, né à Woerden en 1620, mort à Rome en 1690; éleve de Gerard-Dow et de Claude-le-Lorrain.

12. Une forêt bordée d'une riviere, où l'on voit des pêcheurs et autres figures.

REMBRANDT (Van Ryn Paul), né dans un village près de Leyden en 1606, mort à Amsterdam en 1674; éleve de Lastman et autres.

13. Les Pélerins d'Emmaüs.

Après la mort de Jésus-Christ deux de ses dis-

ciples qui avoient douté de sa résurrection, étoient allés à Emmaüs, bourgade située près de Jérusalem; et s'étant mis à table avec un homme qui leur avoit parlé sur la route, ils reconnoissent en lui le Seigneur leur maître aux rayons lumineux qui l'environnent, à la bénédiction et à la fraction du pain.

NOTA. Le grand tableau est au musée central.

BREKELEN-KAMP.

14. Un Concert.

TERBURG.

15. La Leçon de musique.

VAN BALEN (Henri), né à Anvers, mort dans cette ville en 1632; éleve d'Adam Van Oort.

16. A l'entrée d'une forêt on voit Abraham renvoyant Agar; elle est suivie de son fils Ismaël.

WOUVERMANS (Philippe), né à Harlem en 1620, mort dans la même ville en 1668; éleve de Wynants.

17. Des chasseurs, un cavalier, et une femme à cheval, sont arrêtés devant une hôtellerie; le cavalier fait boire son cheval; un homme chargé d'un fardeau vient ensuite.

OSTADE (Isaac).

18. Un homme se repose au pied d'un arbre devant une haie; un cheval blanc est près de lui.

RUBENS (Pierre-Paul).

Il étoit fils de Jean Rubens, professeur en droit, et échevin de la ville d'Anvers; il naquit le 28 juin 1577 à Cologne, où ses parents s'étoient retirés pour se mettre à couvert des troubles de la guerre civile. Son éducation fut très soignée. Après la mort de son pere il se livra à son goût pour la peinture, qu'il apprit de Tob. Verhaest, d'Adam Van Oort, et d'Otto-Venius.

A l'âge de vingt-trois ans il se rendit en Italie, où il demeura long-temps. La maniere forte et rembrunie du Carravage l'attacha d'abord; mais il s'arrêta définitivement au Titien et à Paul Veronese, d'après lesquels il se forma ce grand goût de couleur qui lui a mérité depuis une si brillante réputation. De retour dans sa patrie, la bienveillance de l'archiduc Albert, les charmes d'Elisabeth Brants, qu'il y épousa, et un grand nombre d'ouvrages qui lui furent demandés, l'y fixerent: ce fut alors qu'il fit construire à Anvers une maison superbe, où son vaste génie enfantoit des chefs-d'œuvre au milieu de tous les objets précieux de l'art qu'il y avoit rassemblés avec autant de magnificence que de goût; car ses biens étoient déja considérables, et il étoit né avec un esprit propre à acquérir de la fortune comme à la conserver.

La plupart des souverains de l'Europe voulurent avoir des tableaux de sa main. Vers l'an 1620 Marie de Médicis le choisit

pour peindre dans son palais du Luxembourg les principaux évènements de sa vie : cette suite, que l'on a appelée le *Poëme de Rubens*, prouve combien son érudition étoit profonde, son imagination riche et réglée. Il vécut ainsi dans l'estime et la considération jusqu'au 30 mai 1640 qu'il mourut, âgé de soixante-trois ans; après avoir été marié deux fois : on lui fit de pompeuses funérailles. Hélene Forman, sa seconde femme, resta veuve avec une fille et deux fils, dont l'aîné, Albert, exerça après son pere la charge de secrétaire de conseil privé.

Rubens possédoit parfaitement toutes les parties de son art. Dans son dessin il manquoit moins de science que de pureté; mais il est justifié en cela par la plupart des coloristes qui ont été incorrects; soit que la fraîcheur et l'éclat des teintes dépendent de la rapidité de l'exécution, ou que l'union de ces deux perfections soit au-dessus des forces humaines. Dans les collections choisies il égale les meilleurs

maîtres; pour la composition, la force et la vivacité des expressions, l'intelligence du clair-obscur, la transparence et l'harmonie de sa couleur, ses ouvrages, mieux que les récits des historiens, publient la gloire de son pinceau.

Comme politique, cet artiste célebre appelle encore les regards de la postérité. Né au milieu des violentes agitations du continent, il voulut connoître la cause de ces troubles, et s'instruisit à fond des intérêts des princes. Il fut employé avec succès dans plusieurs négociations: Philippe IV, roi d'Espagne, le nomma son ambassadeur pour traiter de la paix avec Charles Ier, roi d'Angleterre, qu'il eut l'avantage de conclure entre ces deux monarques, qui, satisfaits de ses services, le comblerent de bienfaits et d'honneurs. C'est ainsi qu'il se partageoit entre la politique et la peinture, enrichissant de ses rares productions sa patrie et l'Europe à mesure qu'il les servoit.

Quand on réfléchit à l'immensité des

travaux de Rubens dans l'espace d'une vie aussi courte, aux nombreuses connoissances dont il avoit enrichi son génie, aux sept langues qu'il parloit et écrivoit, à son grand talent dans la diplomatie, il est difficile de se former l'idée d'une facilité aussi étonnante, et il n'y a pas d'éloge qui puisse égaler son mérite.

19. La Destinée de Marie de Médicis.

Sous les auspices de Jupiter et de Junon, qui occupent la partie supérieure du tableau, les trois Parques filent les jours de Marie de Médicis; Lachésis tient la quenouille, Atropos conduit le fil dans les mains de sa sœur Clotho qui tourne le fuseau.

20. Naissance de Marie de Médicis, le 26 avril 1573, à Florence.

Lucine, déesse des accouchements, confie la jeune princesse à la ville de Florence, qui la reçoit entre ses bras. Cette ville est ici désignée par un lion s'appuyant sur le fleuve d'Arno. Les Destinées, voltigeant dans les airs, répandent à pleines mains des fleurs autour de Marie.

Son Génie tutélaire, tenant une corne d'abondance d'où sortent les attributs de la royauté, présage sa grandeur future. Deux enfants jouant avec un écusson rappellent que Louis XI permit aux Médicis d'ajouter, comme marque d'alliance, une fleur de lis à leurs armes. Le signe du sagittaire dans le ciel indique le temps précis de la naissance de la princesse.

21. Education de Marie de Médicis.

Dans la grotte de la fontaine Castalie Minerve enseigne les éléments des sciences à Marie de Médicis; Mercure lui fait don de l'éloquence; et Apollon, couronné de lauriers, jouant d'un instrument, lui apprend les belles-lettres et la musique; les Graces lui présentent une couronne : sur le devant du tableau sont les attributs des arts que Marie a protégés.

22. Le Portrait de Marie de Médicis envoyé à Henri IV.

L'Hymen, couronné de fleurs, présente au roi le portrait de Marie de Médicis, dont un Amour lui fait admirer la beauté. La France, placée à ses côtés, l'engage à contracter cette alliance, à laquelle Jupiter et Junon prennent part dans le ciel. Deux Amours jouent avec les armes de Henri.

23. Mariage de Marie de Médicis avec Henri IV.

Le grand duc épouse par procuration Marie de Médicis, sa niece, au nom de Henri IV. Le cardinal Aldobrandin leur donne la bénédiction nuptiale. L'Hyménée, couronné de fleurs, tient un pan de la robe de la princesse. On voit à sa suite la grande duchesse, Jeanne d'Autriche, et la duchesse de Mantoue. Du côté du grand duc on remarque le duc de Bellegarde, porteur de la procuration de Henri IV, et le marquis de Sillery, négociateur de cette alliance.

Nota. La cérémonie de ce mariage fut célébrée dans l'église de Santa-Maria del fiore, à Florence, vers l'an 1600.

24. Débarquement de Marie de Médicis au port de Marseille le 3 novembre 1600.

La France, la ville de Marseille, et son clergé, vont au devant de la nouvelle reine et lui présentent le dais. Les personnes les plus illustres de sa famille l'accompagnent. La Renommée avec une double trompette annonce son arrivée. Neptune, dieu des eaux, après avoir protégé la navigation, affermit la galere tandis que Marie de Médicis en descend. Près de lui

sont des sirenes, et un triton qui entonne avec sa conque des sons d'alégresse.

Nota. Cette galere étoit de la plus grande magnificence ; les seules armes du roi et de Ferdinand, placées devant le siege de la reine, étoient estimées plus de 200,000 francs.

25. Mariage de Henri IV avec Marie de Médicis accompli à Lyon le 9 décembre 1600.

La Ville de Lyon, assise dans un char traîné par deux lions que des enfants ailés conduisent, éleve ses regards aux cieux, admire les nouveaux époux qui y sont représentés sous les figures de Jupiter et de Junon, en se félicitant d'avoir vu leur union s'accomplir dans son sein. L'Hymen, couronné de fleurs, est auprès d'eux; d'une main il porte un flambeau, et il indique de l'autre la constellation de Vénus sous les influences de laquelle ce mariage a été célébré; et des Amours se jouent auprès de Henri. Dans le lointain on aperçoit une partie de la ville.

26. Naissance de Louis XIII à Fontainebleau le 27 septembre 1601.

Marie de Médicis, la tête appuyée sur le bras de la Fortune, vient de donner le jour au dauphin,

et le regarde avec une douce satisfaction qui change en joie toutes les douleurs de l'enfantement. D'un côté la Justice confie le nouveau prince au Génie de la santé ; de l'autre est la Fécondité, qui dans sa corne d'abondance montre à la reine les cinq autres enfants qui doivent naître d'elle. Le soleil, commençant sa course, fait connoître que l'accouchement eut lieu le matin ; et la constellation de Castor, dont il est précédé, qu'il se fit heureusement.

NOTA. Ce tableau a toujours fixé l'attention des spectateurs pour l'expression de douleur mêlée de joie, si bien peintes sur le visage de la reine, qu'elles ne laissent dans l'esprit aucune équivoque.

27. Henri IV part pour la guerre d'Allemagne.

Le roi avant son départ confie à la reine le gouvernement du royaume, figuré par un globe semé de fleurs de lis. Au milieu d'eux est le dauphin, leur fils, qui depuis fut Louis XIII. Le roi est attendu par les officiers de son armée ; auprès de la reine sont la Fidélité et la Prudence.

28. Couronnement de Marie de Médicis.

Cette cérémonie pompeuse se fit à S.-Denis le 13 mai 1610. Marie de Médicis y paroît à genoux vêtue de son manteau royal. Les cardinaux de Gondy et de Sourdis assistent le cardinal de Joyeuse qui la couronne, tandis que des Génies célestes répandent sur le peuple les richesses et l'abondance. Le dauphin et sa jeune sœur sont à ses côtés ; immédiatement après viennent le duc de Ventadour et le chevalier de Vendôme, qui portent, le premier, le sceptre, le second, la main de justice. La reine est accompagnée de Marguerite de Valois, de Madame, et des princesses de la cour. Dans le fond on remarque le roi placé à une tribune d'où il regarde la cérémonie. Un peu plus bas sont les ambassadeurs des puissances étrangeres et les musiciens.

29. Apothéose de Henri IV; Régence de Marie de Médicis.

D'un côté du tableau paroît Henri que le Temps éleve dans le ciel, où il est reçu par Jupiter et les autres dieux de l'Olympe. Plus bas et sur la terre, Bellone, portant le trophée des armes du roi, s'arrache les cheveux; elle exprime les regrets que sa mort lui cause par le plus affreux désespoir. La Victoire partage sa douleur, assise

sur un monceau d'armes ; elle leve les yeux vers le ciel à qui elle semble reprocher de la lui ravir. L'hydre de la rebellion, quoique blessée, dresse encore sa tête menaçante.

De l'autre côté du tableau la reine, les yeux baignés de larmes et vêtue de deuil, est assise sur son trône ; elle est accompagnée de Minerve, armée de son égide protectrice, et de la Prudence, qui reçoit pour elle le gouvernement sous l'emblême d'un globe fleurdelisé, que la France agenouillée lui présente.

La Régence paroît dans les airs, et remet à Marie de Médicis le gouvernement de l'État, pendant que les seigneurs de la cour lui promettent fidélité et dévouement.

Nota. Le parlement n'eut pas plutôt été informé de l'assassinat de Henri IV, qui eut lieu le 14 de mai 1610, qu'il déclara la reine régente du royaume.

30. Le Gouvernement de la Reine.

L'Olympe est assemblé pour présider au gouvernement de Marie de Médicis. Jupiter sur son trône, Junon à ses côtés (symboles de la Providence), font atteler au globe de la France plusieurs colombes, images de la douceur ; ils en donnent la conduite à l'Amour : devànt eux

est la Paix qui promet à Jupiter de se maintenir dans le globe qu'elle désigne. La Concorde avec son faisceau est près d'elle; cependant Apollon de ses fleches, Minerve de sa lance, Mars, que Vénus veut retenir vainement, chassent et poursuivent la Discorde, l'Envie, la Haine et la Fraude, monstres ennemis de la félicité publique.

31. Voyage de Marie de Médicis au Pont-de-Cé en Anjou.

La reine, le casque en tête, montée sur un superbe coursier, et suivie de la Force, indiquée par un lion, vient de réduire le Pont-de-Cé, où se fomentoit une guerre civile. La Victoire la couronne, tandis que la Renommée publie ses succès. Un aigle poursuivant dans les airs plusieurs oiseaux de proie fait allusion à la reine dissipant les ennemis de l'État. Dans le fond on aperçoit la ville du Pont-de-Cé dont les chefs remettent les clefs aux officiers de l'armée victorieuse.

32. Echange des deux Princesses.

Cet échange se fit le 9 novembre 1615 sur la petite riviere d'Andaye, qui sépare la France de l'Espagne; on y dressa un pont de barques,

richement décoré de tapis, qui formoit une espece de théâtre triomphal.

Isabelle de Bourbon doit épouser Philippe IV, et Anne d'Autriche Louis XIII. La France et l'Espagne, désignées par les attributs, donnent et reçoivent les nouvelles reines, tandis que la Félicité, dans les cieux, entourée d'une foule d'Amours dansants, répand sur elles une pluie d'or, et que le Fleuve du pays et une Naïade leur offrent du corail et des perles. Un Triton fait retentir sa conque.

33. Félicité de la Régence.

La reine, sur son trône, tient d'une main le sceptre, qu'elle appuie sur un globe soutenu par un enfant, de l'autre une balance; indiquant ainsi qu'on ne regne que par la justice. Minerve et l'Amour sont placés à ses côtés. Pour faire naître l'abondance sous le sage gouvernement de la reine, la Prudence distribue en sa présence des lauriers, des médailles, et autres récompenses aux Génies des beaux arts, qui foulent aux pieds l'Ignorance, la Médisance, et l'Envie, dont le bras encore étendu cherche à saisir quelques uns de leurs immortels ouvrages pour les anéantir.

Le Temps, couronné de diverses productions des saisons, conduit la France au siecle d'or: des Renommées l'annoncent.

34. Majorité de Louis XIII.

Marie de Médicis remet à son fils le gouvernement de l'État sous l'emblême d'un vaisseau dont il tient le gouvernail. La Force, la Religion, la Justice et la Bonne-Foi, désignées par les attributs qui les caractérisent, s'efforcent avec leurs rames de donner du mouvement au vaisseau et de mettre en sûreté la France, qu'on reconnoît à son globe fleurdelisé et à son épée flamboyante; d'autres vertus prennent soin des voiles. Les constellations de Castor et Pollux, qu'on apérçoit dans le ciel, présagent à la France un voyage heureux. Deux Renommées publient la sage conduite de la reine dans son gouvernement.

35. La Reine s'enfuit du château de Blois.

Ce tableau représente la fuite de Marie de Médicis du château de Blois, où son fils l'avoit reléguée par les conseils de ses courtisans. Elle en sortit par une fenêtre, ce qu'indique d'une maniere très précise une de ses femmes qu'on en voit descendre.

Minerve confie la reine à la fidélité et au courage du duc d'Épernon, qui l'attendoit avec quelques officiers; ils paroissent la rassurer

tous par des protestations de zele et de dévouement. L'Aurore, dissipant les ombres de la Nuit, annonce que cet évènement eut lieu au point du jour.

Nota. La reine, à qui le souvenir de ses infortunes étoit encore présent, voulut que ce tableau en instruisît la postérité.

36. Réconciliation de Marie de Médicis avec son fils.

La reine tient conseil à Angers avec les cardinaux de la Valette et de la Rochefoucauld. Ce dernier l'engage à accepter le rameau d'olivier que Mercure lui présente, et à faire la paix avec Louis XIII; le cardinal de la Valette au contraire lui retient le bras, pour marquer qu'il est d'un avis opposé. La Prudence, placée à la gauche de la reine, semble lui inspirer de se tenir sur ses gardes.

37. La Conclusion de la Paix.

Devant le temple de la Paix cette déesse éteint le flambeau de la guerre sur un amas d'armes devenues inutiles, tandis que Mercure et l'Innocence y introduisent Marie de Médicis, malgré les violents efforts et la rage impuissante de la Fraude, de la Fureur, et de l'Envie.

38. Entrevue de Marie de Médicis et de son fils.

Pour montrer la droiture de leurs intentions, Louis XIII et sa mere se donnent dans le ciel des témoignages d'une réunion sincere, ce qu'exprime d'une maniere symbolique la Charité pressant tendrement contre son sein un des enfants qui lui servent d'attribut. De l'autre côté du tableau est le Gouvernement de la France, précédé du Courage, qui foudroie et précipite l'hydre de la rebellion.

39. Le Temps découvre la Vérité.

La Vérité, soutenue par le Temps, s'élance vers le ciel, où la reine et son fils se réconcilient, connoissant que de faux avis avoient seuls causé leur mésintelligence.

40. Portrait de François de Médicis, gr. duc de Toscane, pere de Marie de Médicis.

Il mourut sans enfants mâles en 1597. Son frere Ferdinand Ier, qui avoit été cardinal, lui succéda.

41. Portrait de Jeanne d'Autriche, grande duchesse de Toscane, fille de l'empe-

reur Ferdinand Ier, mere de Marie de Médicis.

Elle naquit à Prague en 1547, et mourut en 1578. Elle épousa François Ier, grand duc de Toscane.

42. Portrait de Marie de Médicis sous la forme de Bellone, entourée des attributs de la guerre.

Elle porte d'une main la statue de la Victoire; des Génies ailés la couronnent. Cette princesse naquit le 26 avril 1573, et mourut à Cologne le 3 juillet 1642.

---

43. Jugement de Pâris.

Mercure, après avoir remis la pomme à Pâris, lui montre Junon, Minerve, et Vénus, de la beauté desquelles il va être le juge: on reconnoît ces trois déesses aux attributs qui les caractérisent; des Amours de la suite de Vénus, qui est déja nue, ôtent les vêtements des deux concurrentes de leur mere, comme pour hâter son triomphe; des Satyres cachés derriere le feuillage regardent cette scene avec avidité : on voit s'enfuir sur un nuage la Discorde qui a jeté la pomme fatale destinée à la plus belle.

PLAFOND DE LA GALERIE.

(44)

Les douze tableaux qui ornent ce plafond, et qui représentent les signes du Zodiaque, sont de JORDAENS.

JORDAENS (Jacques), né à Anvers en 1594, mourut en 1678; il fut éleve de Van Oort et de Rubens: étroitement lié avec ce dernier, il l'aida à peindre les tableaux de la vie de Marie de Médicis exposés dans cette galerie.

JORDAENS, dans les tableaux de ce plafond, a su répandre tous les charmes d'une imagination brillante et poétique; tout y est animé.

Premier tableau en entrant. — Le signe de la Balance (septembre.)

Ce tableau représente une femme couronnée de fruits: elle tient d'une main une corne d'abondance remplie de raisins, et indique le mois des vendanges; de l'autre elle tient une balance, qui désigne qu'à cette époque l'équinoxe d'automne ramene l'égalité des jours et des nuits.

Deuxieme tableau. — Le Scorpion (octobre.)

Ce tableau représente une bacchanale ou fête de Bacchus. Un jeune Satyre porte sur ses épaules le vieux Silene pris de vin et tenant une grappe de raisin ; ils sont tous deux couronnés de pampres. Une Bacchante les suit en jouant du tambour de basque. — La bacchanale désigne que dans ce mois les vignerons se réjouissent, et se délassent de leurs travaux en goûtant les nouveaux fruits de la vendange. — Le scorpion, que l'on voit dans la bordure, fait allusion à la malignité des maladies causées par les vents humides, chargés de vapeurs dangereuses qui se font sentir alors.

Troisieme tableau. — Le Sagittaire (novembre.)

Le Centaure Nessus enleve Déjanire, femme d'Hercule, et traverse le fleuve Évene. — Le Centaure armé de fleches indique que ce mois, où la terre est couverte de frimas, est favorable à la chasse.

Quatrieme tableau. — Le Capricorne (décembre.)

La nymphe Adrastea trait la chevre Amalthée,

pour donner du lait à Jupiter enfant : on le voit près d'elle ; il tient une coupe. — La chevre semble faire allusion au soleil, qui dans ce mois paroît toujours monter, ainsi que la chevre sauvage qui se plaît à gravir les rochers escarpés.

Cinquieme tableau. — Le Verseau (janvier.)

Un jeune homme du milieu des nuages verse sur la terre des torrents d'eau : il désigne la saison des pluies.

Sixieme tableau. — Les Poissons (février.)

Vénus anadyomene, et l'Amour armé de son arc, portés par des dauphins, se promenent sur les eaux que les vents agitent avec violence. Vénus et sòn fils sont occupés à retenir les légeres draperies qui les couvrent.

L'agitation de la mer et les poissons indiquent que ce mois est celui des grands vents et de la pêche.

Septieme tableau. — Le Lever de l'Aurore. (Par Callet, né à Paris.)

L'Aurore, dans un char attelé par des chevaux ailés, paroît annoncér le dieu du Soleil; les Vents

légers la suivent en versant la rosée du matin. La Nuit fuit devant le flambeau du Jour en repliant son voile, où se cachent les Songes, ses enfants : un d'entre eux répand ses pavots.

Huitieme tableau. — Le Belier (mars), mois où les arbres et les plantes bourgeonnent.

Mars, armé de pied en cap, tenant d'une main son épée, de l'autre secouant le flambeau de la guerre, descend du haut des rochers : un berger est près de lui qui joue de la cithare ; un belier le suit.

Mars indique que ce mois est celui où les armées se mettent en campagne ; le berger et le belier, que le retour du printemps fait sortir les troupeaux des bergeries.

Neuvieme tableau. — Le Taureau (avril.)

Jupiter, sous la forme d'un taureau, la tête couronnée de fleurs, enleve la nymphe Europe.

Le taureau marque la force que le soleil acquiert dans ce mois, et dont la chaleur fait fleurir les arbres et les plantes; premieres espérances que donnent les travaux rustiques, dont le taureau est le symbole.

Dixieme tableau. — Les Gémeaux (mai.)

Deux enfants conduisent un char; Vénus y est debout; son voile flotte au gré des zéphyrs: l'Amour, tenant une fleche, s'appuie sur sa mere; un des enfants attelés au char répand sur la terre des fleurs, charmes de cette belle saison.

L'Amour et Vénus indiquent que dans cette saison toute la nature leur est soumise; les deux enfants représentent Castor et Pollux, qui, suivant la fable, furent changés en la constellation dite *les Gémeaux.*

Lorsque le soleil entre dans ce signe la chaleur redouble, les jours augmentent, et l'herbe des prairies prend tout son accroissement.

Onzieme tableau. — L'Ecrevisse (juin.)

Phaéton, à qui le dieu du jour avoit confié son char, s'étant trop approché de la terre, la brûloit et y causoit de terribles ravages; Jupiter, pour y mettre fin, le foudroya, et le précipita dans l'Éridan. On le voit ici au moment de sa chûte.

Parvenu au plus haut point de sa course, le soleil entre dans le signe de l'écrevisse, et semble comme elle aller à reculons. — Dans ce mois les moissons mûries commencent à se faire.

Douzieme tableau. — Le Lion (juillet.)

Hercule, vainqueur du lion de Némée dont il porte la dépouille, se repose sur sa massue: il tient dans sa main les pommes du jardin des Hespérides dont il a fait la conquête. Près de lui est un jeune homme assis qui tient une gerbe de bled.

Le lion et la force sont l'emblême de la chaleur. Chez les anciens le lion, habitant des climats brûlants, étoit consacré à Vulcain, dieu du feu. Le jeune homme tenant une gerbe de bled indique que les moissons sont achevées.

Treizieme tableau. — La Vierge (août.)

Cérès, la tête couronnée d'épis, tenant d'une main une faucille et de l'autre une gerbe de bled, est assise sur son char traîné par des serpents: le jeune Triptolême, inventeur de la charrue, est à ses côtés; il tient le flambeau dont Cérès s'éclairoit pendant la nuit pour chercher Proserpine sa fille que Pluton lui avoit enlevée.

Cérès, déesse des moissons, bienfaitrice de la terre, après y avoir répandu tous ses dons et avoir ainsi rempli le cercle de l'année, remonte vers l'Olympe.

M. Callet, membre de l'ancienne académie, peintre vivant, a peint le tableau placé au centre, et qui représente le lever de l'Aurore.

M. Naigeon l'aîné, conservateur de la galerie, a peint les bas-reliefs, représentant les allégories dont suit la description.

Au-dessus de la porte d'entrée de la galerie de Rubens.

Le buste de Rubens couronné par l'Immortalité, pour marquer que Rubens, comme peintre, faisoit admirer dans l'immensité des ouvrages que son génie fécond a produits, un beau coloris, une imagination brillante et poétique; et, comme politique, qu'il a été chargé, auprès de plusieurs puissances, de négociations importantes dont le succès lui a mérité de la part des souverains des récompenses honorables.

D'un côté on voit la Peinture élevant à la gloire de ce grand homme un trophée de ses pinceaux et de sa palette rayonnante; tandis que le génie qu'elle embrasse y réunit les attributs

de la Poésie et du Commerce; il tient le plan de la galerie des tableaux, composant l'histoire de Marie de Médicis appelée le Poëme de Rubens, qu'il a puisé dans la corne d'abondance remplie de ses ouvrages confondus avec des fleurs et des fruits que lui présente la Fécondité. Auprès du piédestal on remarque une épée et un porte-feuille orné d'un rameau d'olivier, allusion à la Paix que Rubens, en qualité d'Ambassadeur de Philippe IV roi d'Espagne, parvint à faire signer à Charles Ier roi d'Angleterre, qui honora son mérite en lui donnant une épée en présence du parlement.

De l'autre côté, près de l'Immortalité, on voit la Renommée offrant à Rubens la palme que la Gloire lui a méritée. Fatiguée de publier partout l'univers la célébrité de Rubens, elle remet sa trompette à l'Histoire, qui inscrit le nom de ce grand homme au rang des peintres les plus fameux.

Au-dessus de la porte d'entrée de la galerie de LESUEUR.

Le buste de Lesueur est couronné par Minerve: il est accompagné du Génie de la Peinture qui s'appuie sur le piédestal, et tient la palette d'une main,

en indiquant de l'autre, avec regret, que ce célebre peintre a terminé sa carriere à 38 ans. A côté de Minerve est la Renommée qui publie la gloire de Lesueur. L'Envie terrassée, à qui un serpent ronge le sein, se traîne à ses pieds, et, étendant la main, s'agite et fait de vains efforts pour arrêter le son de la trompette; de ses doigts crochus elle tient un tableau du cloître des Chartreux qu'elle vient de dégrader (1).

Près du Génie on remarque la Philosophie, qui a principalement caractérisé les ouvrages de Lesueur; d'une main elle tient un livre où est écrit, *causarum cognitio* (la connoissance des causes); de l'autre elle montre que Lesueur est au séjour de l'Immortalité. Clio, la muse de l'histoire, écrit sur une tablette la scene dont elle est témoin, *à la mémoire de* LESUEUR, *peintre français, le Sénat-Conservateur, an XI de la République Française.*

Les ornements qui décorent le plafond sont exécutés d'après les dessins de l'architecte du Sénat, M. CHALGRIN, membre de l'Institut national.

(1) Cet épisode rappelle que des hommes, jaloux de Lesueur, tenterent après sa mort d'affoiblir sa réputation en défigurant ses chefs-d'œuvre.

POUSSIN (Nicolas, dit le), né à Andely en 1594, mort à Rome en 1665; éleve de Quintin Varin.

45. L'Adoration des Mages.

Assise sur les débris d'un vieux temple qui lui sert d'asile, la Vierge tient sur ses genoux son enfant divin pour recevoir les Mages miraculeusement amenés d'Orient; deux de ces princes prosternés devant lui, le troisieme, également dans l'attitude du respect, lui offrent leurs présents; ils ont ôté leurs couronnes pour désigner qu'ils reconnoissent son empire souverain; tous ceux qui les accompagnent partagent leurs sentiments de vénération: un d'entre eux semble réfléchir sur ce qu'il voit, et se dire: *C*'est celui-ci qu'Hérode cherche aussi pour l'adorer; l'époux de Marie, près de sa femme, regarde avec joie les honneurs extraordinaires que déja l'on rend à son fils. Sur un plan plus reculé sont des chevaux avec leurs écuyers, et des bêtes de charge, attirail nécessaire des voyageurs; ils sont en avant d'un monticule ombragé de quelques arbres, et sur la sommité duquel on apperçoit plusieurs maisons: le terroir rembruni, pierreux, chargé d'une maigre végétation, la couleur rougeâtre de l'architecture, le teint brûlé

des acteurs de cette scene, indiquent la chaleur du climat où elle se passe.

VOUET (Simon), né à Paris en 1582, mort dans la même ville en 1641; éleve de son pere Laurent Vouet.

46. Louis XIII couronné de lauriers, couvert de son armure, et décoré de l'ordre du S.-Esprit; la France et la Navarre qu'il gouverne semblent se mettre sous sa protection : on reconnoît ces deux états aux armes figurées sur leurs écussons.

VIEN (Joseph-Marie), né à Montpellier en 1716, membre de l'Institut national et du Sénat-Conservateur.

47. L'Ermite endormi.

Une aventure assez singuliere a fourni le sujet de ce tableau en 1750. M. Vien, éleve et pensionnaire de France à Rome, peignoit un pied d'après nature; un ermite lui servoit de modele : tandis que le peintre travailloit, le cénobite, qui n'étoit point à jeûn, prit son

violon, et s'endormit bientôt après. Frappé de l'attitude piquante du modele, il l'esquisse, il le peint: en huit jours le tableau est achevé, et reçoit dans une exposition publique à Rome, à côté même des tableaux des plus grands maîtres, l'approbation générale.

L'ordonnateur des bâtiments en fit l'acquisition pour le cabinet du roi.

DAVID (Jacques-Louis), peintre vivant, né à Paris, membre de l'Institut national et de la Légion d'honneur.

48. Brutus rentré dans ses foyers après avoir condamné à mort ses deux fils.

Un pouvoir despotique et cruel s'étoit élevé sur les ruines des lois et de la liberté de Rome; les différents ordres de l'état également opprimés attendoient tous avec impatience quelque changement, sans l'oser espérer, lorsque l'impudicité de Sextus, fils de Tarquin, et la mort violente de Lucrece qui en fut la suite, firent éclater cette haine générale que les Romains avoient contre le roi et même contre la royauté. Lucius Junius, plus connu par le nom de Brutus, qu'on lui avoit donné à cause de cet air stupide qu'il affectoit, jura sur le fer dont Lucrece s'étoit frappée; de venger hautement l'injure qui

lui avoit été faite; il fit passer ce poignard entre les mains de Collatin, de Lucretius, de Valerius, et de tous les assistants, dont il exigea le même serment. Ce serment fut le signal d'un soulèvement général. La pitié pour le sort de cette infortunée Romaine, et la haine des tyrans firent prendre les armes; et par un décret public les Tarquins furent bannis de Rome. On dévoua aux dieux des enfers et on condamna aux plus cruels supplices ceux qui entreprendroient de les rétablir. Au lieu d'un roi on élut pour gouverner l'état deux magistrats auxquels on donna le titre de consuls. Brutus fut choisi pour premier consul; et on lui donna pour collegue Collatin, mari de Lucrece, comme étant plus intéressé que tout autre à la vengeance de l'outrage qu'il avoit reçu. Mais cette république naissante pensa être détruite dès son origine; il se forma dans Rome un parti en faveur de Tarquin, dont les enfants mêmes de Brutus, et les Aquiliens, neveux de Collatin, se trouverent à la tête, ainsi que beaucoup d'autres jeunes gens élevés à la cour et nourris dans la licence et dans les plaisirs. Avant que la conspiration éclatât ils furent tous découverts; on prévint leurs mauvais desseins. Brutus, pere et juge des criminels, vit bien qu'il ne pouvoit sauver ses enfants sans autoriser de nouvelles conjurations;

il préféra la patrie à sa famille, et, sans écouter la voix de la nature, il fit couper en sa présence la tête à ses deux fils.

L'histoire vient de nous représenter Brutus sous les deux rapports d'homme public et d'homme privé. C'est à cette derniere qualité que le peintre s'est plus particulièrement attaché : il s'est proposé d'exprimer dans les traits et dans l'attitude de Brutus les chagrins cuisants d'un pere luttant contre la nature, et qui ne consulte que son devoir. Ce n'est plus Brutus consul assis sur son tribunal au milieu d'un peuple inquiet qui observe jusqu'à ses moindres mouvements, c'est Brutus, Brutus pere, rentré dans ses foyers, seul, après s'être privé de ses enfants, et dont on fuit la présence. C'est pour éviter les reproches de sa femme et les plaintes ameres de ses filles qu'il s'est retiré dans un des coins de la salle au pied de la statue de Rome, pour chercher la consolation dont son ame a besoin : il est dans l'ombre, l'obscurité convient à sa douleur; enveloppé dans sa toge, enfoncé dans son chagrin, le bruit qu'il entend, les cris de sa femme et de ses filles, tout lui annonce que les licteurs rapportent ses malheureux fils. Il n'ose tourner la tête, il frissonne. La nature triomphe; la lettre qu'il tient dans sa main, adressée par ses fils au roi Tar-

quin, justifie cette sévérité exemplaire; on le plaint, on l'admire.

49. Le Serment des Horaces.

(L'estampe de ce tableau, gravée sous la direction de l'auteur, par M. Morel, graveur de la belle estampe de Bélisaire, d'après le même maître, paroît actuellement, rue de la Poterie, nº 2.)

Différents sujets de plaintes réciproques allumerent la guerre entre les Romains et les Albains, ou, pour mieux dire, l'ambition seule et l'esprit de conquête firent bientôt courir aux armes. Ils se mirent en campagne : il s'agissoit de combattre pour l'empire et pour la liberté. Comme on étoit près d'en venir aux mains, le général d'Albe, soit qu'il redoutât le succès du combat, ou qu'il voulût seulement éviter l'effusion du sang, proposa au roi de Rome de remettre la destinée de l'un et de l'autre peuple à trois combattants de chaque côté, à condition que l'empire seroit le prix du parti victorieux. La proposition est acceptée; les Romains et les Albains nomment chacun trois champions. Les Horaces étoient ceux de Rome, et les Curiaces ceux d'Albe. Je n'entrerai pas dans le détail de ce combat; tout le monde sait que les trois Curiaces et deux des Horaces péri-

rent dans cette lutte sanglante, et que Rome triompha par le courage et l'adresse du dernier des Horaces.

On connoît aussi le pouvoir que les peres exerçoient à Rome sur leurs enfants. Honorés du choix de leurs concitoyens, les Horaces devoient encore obtenir le consentement de leur pere.

Le peintre a imaginé de les représenter lorsqu'après avoir annoncé à leur pere le choix de leurs concitoyens, ils lui demandent la permission de combattre les trois Curiaces. Horace pere, transporté de joie et bouillant de courage, les exhorte à se rendre dignes d'un aussi grand honneur : il les fait jurer de vaincre ou de mourir; puis, saisissant leurs épées et les élevant au ciel, il invoque les dieux de la patrie, et les conjure de rendre leurs armes favorables à la liberté de son pays. Ils jurent; les femmes affligées n'envisagent pour elles qu'une suite de malheurs, suivant les différents rapports qui lient les deux familles. Sabine, femme de l'aîné des Horaces, et sœur des Curiaces, prévoit le sort funeste qui l'attend; elle doit perdre dans ce combat ou son mari, ou ses freres. Camille, appuyée sur son épaule, tremble incertaine entre la perte de Curiace son amant, ou celle de ses freres; cependant elle espere, Curiace peut vaincre. La mere des Horaces, qui voit le dan-

ger de ses trois fils, s'attendrit sur les jeunes enfants de l'aîné des Horaces; elle les embrasse; ils semblent lui devenir plus chers par les hasards d'un combat qui doit lui coûter tant de larmes.

---

50. OEdipe abandonné sur le mont Cithéron.

(Les figures sont de M. Lethiers, et le paysage est de M. Bidaut, peintre vivant.)

Laïus, roi de Thebes, à qui un oracle avoit déclaré qu'il seroit tué de la main de son fils OEdipe, voulant empêcher l'accomplissement de cette prédiction, le fit exposer sur le mont Cithéron; un berger, touché de l'état déplorable dans lequel il trouve cet enfant, le détache de l'arbre où il étoit suspendu; deux bergeres, partageant sa pitié, reçoivent dans leurs bras ce jeune infortuné dont elles vont prendre soin : leurs troupeaux paissent à l'aventure. Dans le lointain on aperçoit les murs de Thebes.

ROBERT, de la ci-devant académie de peinture.

51. Deux tableaux représentant des ruines de différents monuments de Rome.

Dans l'un on voit un marché aux poissons, et dans l'autre on remarque la statue de Marc-Aurèle.

GALERIE DE LESUEUR.

LESUEUR (Eustache), fils d'un sculpteur originaire de Mont-Didier, né à Paris en 1617, mort dans cette ville, en 1655, à l'âge de 38 ans; il fut inhumé à Saint-Étienne-du-Mont: il étudia sous Simon Voüet.

De grandes dispositions l'entraînerent vers l'étude de la peinture, dans laquelle il fit en peu de temps des progrès étonnants; un travail réfléchi, soutenu d'un beau génie, le fit atteindre au sublime de l'art. Il fit passer dans ses tableaux la noble simplicité, les graces majestueuses, qui lui font donner souvent le surnom de *Raphaël de la France*. Ce savant artiste ne vit jamais le beau ciel de l'Italie; c'est dans sa patrie qu'il se forma d'après les statues antiques, et d'après les ouvrages de Raphaël, pour lequel il étoit passionné. Ses idées sont élevées, ses ordonnances sont grandes et naturelles, ses attitudes vraies, et ses expressions admirables; son dessin

pur, son coloris agréable, et sa touche franche : il peignoit avec une merveilleuse facilité. Il étoit doué de cette candeur, de cette simplicité de caractere, de cette élévation d'ame, qui ajoutent un nouveau lustre aux grands talents, mais qui malheureusement ne le mirent pas à l'abri des persécutions de l'envie.

Ce fut la reine mere qui le chargea de peindre l'histoire de S. Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux, pour en décorer le cloître du monastere de Paris. Il commença cet ouvrage en 1648, et le distribua en vingt-quatre tableaux, qu'il peignit sur bois, et qu'il acheva en trois ans : il disoit lui-même que ces tableaux n'étoient que des esquisses, dans lesquelles Thomas Goulai, son beau-frere et son éleve, l'avoit beaucoup aidé; Patel en faisoit les paysages; les trois freres Pierre, Philippe, et Antoine Lesueur, l'ont aussi secondé dans cet immense travail.

On admire sur-tout la vérité avec laquelle il a peint le caractere d'austérité

des cénobites qui figurent dans cette précieuse collection, où le principal personnage est toujours signalé d'une maniere frappante pour l'œil et l'imagination.

Après sa mort, des hommes excités par des motifs qui n'ont jamais été connus, ont fortement endommagé, raturé même la plus belle partie de ces précieuses productions; ce qui détermina les Chartreux à les faire couvrir de volets fermant à clef, pour les garantir de nouveaux outrages.

En 1776 l'ordonnateur des bâtiments les fit retirer du cloître pour en orner la galerie du Louvre, en promettant aux Chartreux pour dédommagement qu'il feroit refaire la voûte de leur église; mais cette promesse n'étoit qu'illusoire, et on ne l'exécuta point.

Comme ces tableaux avoient beaucoup souffert, le directeur de l'académie de peinture en ordonna la restauration. Ils furent d'abord enlevés de dessus bois pour être mis sur toile; procédé ingé-

nieux et nouveau qui n'avoit point encore atteint le degré de perfection où il est parvenu depuis ; mais ensuite, confiés à des mains inhabiles pour en retoucher les parties dégradées, le mal fut aggravé.

Ces tableaux, qui faisoient partie du cabinet du roi, furent exposés au Musée central, et dans ces derniers temps ils ornoient celui de Versailles. Ils ont été transportés dans la galerie du Sénat-Conservateur, où, par les ordres de la Commission administrative, ils ont été restaurés avec le plus grand soin, ainsi qu'une grande partie de ceux de Rubens.

Pour mieux en saisir les beautés, il est nécessaire d'avoir une notion de la vie de S. Bruno, né à Cologne en 1035, mort en Calabre en 1101. Il étudia et enseigna la théologie en France dans les écoles de Reims. Eudes Odon, depuis pape sous le nom d'Urbain II, et S. Hugues, évêque de Grenoble, furent ses disciples.

Il dénonça, dans un concile d'Autun, les excès de tous genres auxquels se livroit l'archevêque de Reims Manassès. Cet indigne prélat, obligé de fuir, mourut; et S. Bruno fut désigné pour lui succéder : mais ce fut alors qu'il se dégoûta du monde, et qu'il fit vœu avec quelques amis d'embrasser l'état monastique.

Telle est l'origine de sa retraite dans les déserts, qu'une tradition populaire a attribuée pendant long-temps à l'impression profonde que fit sur lui la prétendue résurrection d'un chanoine de Paris; tradition à laquelle Lesueur fut obligé de se soumettre.

Nota. Dans les dix premiers tableaux on reconnoîtra S. Bruno à sa tonsure et à son habit violet ou bleu.

52.

Raymond, docteur, chanoine de Notre-Dame de Paris, prêche à une nombreuse assemblée en présence de S. Bruno, qui est sur la gauche tenant un livre sous le bras.

53.

Le même chanoine meurt après avoir ébloui

le peuple par un grand extérieur de piété, joint à un talent distingué pour la prédication. On le voit ici au lit de la mort ; un prêtre, accompagné de deux jeunes clercs, dont l'un porte un flambeau, et dont l'autre lit des prieres, lui présente le crucifix. Le démon, placé au-dessus de la tête du docteur, désigne qu'il est mort dans le péché. On aperçoit dans le fond les préparatifs de son convoi.

54.

Résurrection de ce chanoine pendant son office. Il sort à demi de son cercueil, et déclare par trois fois qu'il est condamné par le juste jugement de Dieu. Le cortege, et particulièrement S. Bruno, placé derriere le prêtre officiant, paroissent effrayés de cet évènement.

Nota. Lesueur, pour obéir aux supérieurs des Chartreux, a représenté dans les trois tableaux précédents des évènements qui n'ont pour fondement que la superstition ; évènements qui parurent si absurdes au pape Urbain VIII, qu'il en fit ôter la narration du bréviaire romain en 1631.

55.

S. Bruno, prosterné devant le crucifix, se recueille sur le prodige dont il vient d'être témoin. Dans le lointain on voit jeter en terre le corps du docteur Raymond.

56.

S. Bruno enseigne la théologie dans les écoles de Reims.

57.

Il engage ses disciples et ses amis à quitter le monde, et à le suivre dans une solitude; un d'entre eux fait ses adieux à son pere.

58.

Trois anges lui apparoissent durant son sommeil, et l'instruisent de ce qu'il doit faire.

59.

S. Bruno et ses compagnons, avant de partir pour Grenoble, distribuent tous leurs biens aux pauvres.

60.

Il arrive à Grenoble chez S. Hugues, évêque de cette ville; il lui fait part du songe qu'il a eu, et dans lequel le Seigneur, le faisant guider par sept étoiles extrêmement brillantes vers un lieu désert de son diocese, appelé la Chartreuse, lui ordonnoit d'y élever un temple.

61. Voyage à la Chartreuse.

S. Bruno et ses compagnons à cheval, conduits par S. Hugues, traversent les montagnes pour

se rendre dans une vallée que le saint évêque lui avoit accordée près du village appelé Chartreuse. Ce village a donné son nom à l'institution du monastere de cet ordre.

Nota. On reconnoît S. Hugues évêque à son chapeau vert.

62.

S. Bruno examine le plan qu'on lui présente de l'église de Notre-Dame de Casalibus ou des Solitaires, et de sept petites cellules qu'il fait construire sur la croupe d'une montagne. Premier établissement des Chartreux en 1084.

63. Prise d'habit.

S. Hugues, en habits pontificaux, accompagné de ses diacre et sous-diacre, est assis devant l'autel, et donne à S. Bruno et à ses compagnons l'habit blanc de leur nouvel ordre.

64.

Le pape Victor III, assis sur le siege apostolique, confirme en plein consistoire l'institution de l'ordre des Chartreux, dont un cardinal fait lecture.

65.

S. Bruno, décoré de sa chasuble, à l'office de la messe, revêt l'habit à plusieurs personnes

qui embrassent son ordre. Parmi les assistants on voit le pere d'un des nouveaux initiés qui semble regretter la perte d'un fils renonçant au monde pour embrasser l'état monastique.

66.

S. Bruno reçoit un bref du pape Urbain II, son disciple, qui l'invite à venir le trouver à Rome pour l'aider de ses conseils. Le messager du pape attend la réponse. Plusieurs religieux témoignent leur inquiétude sur les motifs de ce message. A la gauche du saint on remarque celui qui par son maintien respectueux annonce qu'il est auprès de son supérieur.

67. Arrivée de S. Bruno à Rome.

Il se présente et se prosterne devant Urbain II, lui baise les pieds; le pape lui tend les bras avec affection.

68.

S. Bruno, à genoux devant le pape, refuse la mitre d'archevêque qu'il lui offre.

69.

S. Bruno, retiré dans les déserts de la Calabre pour fonder une nouvelle Chartreuse, prie Dieu dans sa cellule d'être favorable à son établissement. Ses religieux commencent à défricher la terre.

70.

Roger, comte de Sicile et de Calabre, étant à la chasse, est conduit par hasard vers la solitude de S. Bruno, qu'il trouve en prieres; pénétré de respect, il descend de cheval et s'agenouille devant lui. Dans un long entretien qu'ils ont ensemble il est tellement charmé de ses lumieres et de ses vertus, qu'il assigne des domaines pour sa nouvelle Chartreuse. Des piqueurs de la suite du comte paroissent dans le fond.

71.

S. Bruno apparoît en songe au comte Roger, couché dans sa tente, et lui donne avis que Sergius, prince grec, un de ses commandants, le trahissoit, et étoit sur le point de livrer son armée au prince de Capoue, avec qui Roger étoit en guerre. Le comte s'éveille étonné, et prend ses armes; un de ses gardes réveille son camarade. Dans le lointain on aperçoit l'armée du prince de Capoue qui sort de la ville.

72. Mort de S. Bruno.

Le saint, après avoir fait une confession de sa vie aux Chartreux assemblés, meurt au milieu d'eux en joignant les mains. Il est dans sa cellule couché sur un lit tel que la regle aus-

tere le prescrivoit : on voit sur une planche un livre, un sablier et une tête de mort; sur le devant du tableau est le bénitier.

On remarque sur le visage et dans les attitudes de ses compagnons qui l'entourent les divers effets de la douleur qu'ils ressentent de la perte de leur pere; celui qui tient un crucifix semble le proposer pour exemple à ses freres; un autre se penche sur le lit du saint et croit entendre encore ses dernieres paroles : ceux-ci joignent leurs mains, et adressent leurs vœux au ciel; celui-là désespéré se jette la face contre terre.

Ce tableau, pour la sublimité de sa composition, la grandeur des idées, la magie du clair-obscur, le pathétique des expressions, a toujours été regardé comme un chef-d'œuvre.

73.

S. Bruno est porté au ciel par des anges.

74.

Un architecte présente à S. Bruno le plan de la Chartreuse de Rome : on voit dans le fond la ville de Pavie.

75. Plan de la Chartreuse de Paris porté par des Anges.

Dans le fond est une vue de cette ville, prise du pont des Tuileries, telle qu'elle étoit au

commencement du 16e siecle. Sur la gauche est la galerie du Louvre, où est atténante une tour; on y distingue aussi la tour de Néelle, le pont Neuf, le pont au Change, et autres édifices qui depuis ont été détruits.

76. Dédicace d'une église.

Un évêque, monté sur un marchepied, fait la cérémonie de la dédicace; il est assisté d'un diacre, d'un sous-diacre et d'enfants de chœur.

Nota. Les quatre extrémités du petit cloître étoient décorées de quatre tableaux, représentant les vues des chartreuses de Rome, de Pavie, de Grenoble, et de Paris. Un de ces tableaux, la Chartreuse de Pavie, a été perdu.

N. B. MM. Robillard-Péronville et Laurent, éditeurs du bel ouvrage du Muséum français, ont fait dessiner et graver avec le plus grand soin cette précieuse collection, qui paroîtra incessamment.

GALERIE DE VERNET.

PORTS DE FRANCE,

Par J.-F. HUE, né à Versailles en 1750, membre de la ci-devant académie de peinture. (Peintre vivant.)

77. Premiere vue de la rade de Brest, prise au bas de la batterie du château, en regardant le goulet.

78. Deuxieme vue de l'intérieur du port de Brest, prise de l'ancienne cale de l'intendance.

79. Troisieme vue de l'intérieur du port de Brest, prise de la cale couverte, en regardant le château.

80. Vue de la ville et de la rade du port Saint-Malo, prise de l'anse des sablons à Saint-Servan.

81. Vue du port de Lorient, prise des anciennes cales de Caudan.

82. Vue du port et de la ville de Granville assiégée par les Vendéens, au moment où ses habitants dévouent la basse ville aux flammes pour en chasser les rebelles.

83. Vue et prise de l'isle de Grenade par le comte d'Estaing, le 4 juillet 1779.

84. Combat qui a assuré la conquête de l'isle de Grenade, livré le 6 juillet 1779 par le comte d'Estaing, vice-amiral, commandant l'armée navale de France, contre celle d'Angleterre aux ordres de l'amiral Bhiron.

85. Combat mémorable, du 24 frimaire an 7, de la corvette française la BAÏONNAISE, armée de 24 canons de 8, commandée par le capitaine Edmond Richer, prenant à l'abordage la frégate anglaise l'EMBUSCADE, portant 40 canons, dont 26 de 16.

85 *bis*. Vue du port de Boulogne.

On remarque S. M. l'Empereur et Roi recevant un placet d'un vieux marin invalide.

PORTS DE FRANCE,

PAR VERNET.

VERNET (Claude-Joseph) naquit à Avignon le 14 août 1714. Il fit paroître de bonne heure de grandes dispositions pour la peinture. Antoine Vernet son pere lui donna les premieres leçons: il l'appliqua d'abord au genre historique, dans lequel il fit des progrès rapides; et déja il remplissoit sa province de son nom, quand il partit pour Rome, âgé de dix-huit ans.

Le crayon à la main il parcourut les belles contrées de l'Italie méditant toujours sur son art; ce fut dans ces sites pittoresques, sous un ciel pur, qu'il se forma ce qu'il appeloit son alphabet de tons, dont un de ses confreres, M. Renou, nous a decrit l'ingénieuse idée dans un ouvrage sur la peinture.

Entouré des monuments précieux de l'ancienne Rome, son imagination s'orna, et son talent s'agrandit. Solimene, Panini,

Locatelli, furent liés avec lui ; et Salvator Rosa est celui d'entre eux qu'il s'est plu davantage à imiter.

Le palais Rondanini, la galerie de Borghese, s'enrichirent bientôt de ses tableaux, qui furent recherchés des connoisseurs, et placés à côté de ceux des grands maîtres.

Après avoir séjourné vingt ans en Italie, il fut appelé en France par le gouvernement, qui le chargea de peindre nos ports principaux. Il remplit glorieusement cette tâche dans la précieuse collection exposée dans cette galerie: la cour lui en témoigna sa satisfaction par les brillants honneurs qu'elle lui rendit.

Il fut reçu membre de l'académie à son arrivée en France, et fut nommé son conseiller en 1766.

Le nombre de ses tableaux est infini ; ils figurent aujourd'hui dans tous les cabinets de l'Europe.

Eleve de la nature, il fut fécond comme elle, et sa fécondité ne le cédoit qu'à son talent; car au milieu de cette prodigalité

apparente il n'épuisa jamais le fonds de richesses qu'il avoit acquises par son travail et ses méditations.

Doué de toutes les qualités sociales, Vernet vécut honoré et chéri au milieu de sa famille et de ses amis; et sur ses derniers ans il eut la satisfaction de voir l'héritier de son nom qui s'annonçoit vouloir l'être aussi de ses talents: Carle Vernet, fort jeune alors, venoit d'exposer au salon son tableau du triomphe de Paul-Émile.

Vernet mourut à Paris le 3 décembre 178[illegible].

86. Vue de l'entrée du port de Marseille, prise de la montagne appelée Tête-de-More.

Sur le devant du tableau J. Vernet s'est représenté dessinant, et entouré de sa famille qui lui fait remarquer Annibal, vieillard âgé de 110 ans.

87. Vue de l'intérieur du port de Marseille, prise du pavillon de l'horloge du parc.

88. Vue du port de Cette en Languedoc, prise du côté de la mer, derriere la jetée isolée.

89. Vue du vieux port de Toulon, prise du côté du magasin aux vivres.

90. Vue de la rade de Toulon.

Elle offre l'aspect des belles campagnes des environs.

91. Vue du port neuf de Toulon, prise de l'angle du parc d'artillerie.

92. Vue de la rade d'Antibes, prise du côté de la terre.

93. Vue de la ville et du port de Dieppe.

94. Vue du port de la Rochelle, prise de la petite rive.

95. Vue du port de Rochefort, prise du magasin des colonies.

96. Vue de la ville et du port de Bordeaux, prise du côté du château Trompette.

97. Vue de la ville et du port de Bordeaux, prise du côté des salinieres.

98. Vue de la ville et du port de Baïonne, prise de l'allée de Boufflers, près la porte de Mousserolle.

99. Vue de la ville et du port de Baïonne, prise de la mi-côte des salinieres.

100. Vue du golfe de Bandol.

On voit sur le devant la madrague, ou la pêche du thon.

PLAFOND

Peint par M. BERTHELEMY, membre de la ci-devant académie, né à Laon, département de l'Aisne.

101

Le Génie victorieux de la France, appuyé sur un faisceau, symbole de la force et de l'union, révele à Clio, muse de l'histoire, la gloire des Français et le retour de l'ordre; il tient dans une main qu'il éleve la figure de la Victoire, et de l'autre une branche d'olivier.

A la clarté de son flambeau la Philosophie, as-

sise sur un nuage, accompagnée de la Justice et de la Félicité publique, pose sur sa tête d'un air de satisfaction le cercle de l'immortalité, tandis que Clio grave sur un bouclier de bronze les hauts faits des Français, qu'Euterpe les chante en s'accompagnant de sa lyre, que Calliope célebre par ses vers héroïques les vertus et le courage des citoyens qui ont illustré la patrie; la Renommée, planant dans les airs, les publie à l'univers. Auprès de l'Histoire on remarque les bustes de Vernet et de J. J. Rousseau.

Dans la voussure de ce plafond, décorée d'après les dessins de M. Chalgrin, architecte du Sénat, sont quatre bas-reliefs, dont M. Barthélemy a donné les sujets: ils sont peints par M. Lesueur, peintre vivant.

Le premier représente l'Agriculture.

Cincinnatus est occupé à labourer son champ au moment où le député du sénat de Rome lui annonce sa nomination au consulat.

Le deuxieme, l'Instruction publique.

Socrate, Platon, et les autres philosophes d'Athenes expliquent à leurs disciples les éléments des sciences.

Le troisieme, le fruit des Victoires.

Marcellus, général des Romains, après s'être

rendu maître de Syracuse, fait enlever de cette ville les monuments des sciences et des arts pour les faire servir à l'instruction et à la gloire de sa patrie.

Le quatrieme, le Commerce et l'Industrie.

Neptune et Minerve, suivis de l'Abondance, déposent sur un autel l'olivier de la paix; et Mercure encourage et fait fleurir le Commerce en fournissant aux citoyens laborieux les matieres qu'ils mettent en œuvre sous les yeux de la déesse de l'Industrie.

SCULPTURES

EN MARBRE.

MOITTE (Jean Guillaume), sculpteur, membre de l'Institut de France, et de la Légion d'honneur, éleve de Pigal.

102. Un bas-relief représentant la France entourée des Vertus, et appelant ses enfants à sa défense.

Les vieilles bandes précédées par la Victoire, qui leur montre des palmes pour récompenser la valeur, jurent de servir la France. Le Génie de la Gloire dirige le courage des jeunes conscrits, qui se pressent sous l'oriflamme qu'il tient déployé : les meres avec leurs filles, à genoux auprès de l'autel de la patrie, semblent la supplier de leur ramener leurs époux et leurs fils.

Nota. Ce bas-relief de 13 pieds de longueur, sur 3 et demi de hauteur, avoit été ordonné dans l'an 7 à l'artiste, pour décorer le vestibule de l'entrée du jardin du Luxembourg.

DELAISTRE (François Nicolas), sculpteur vivant.

103. Psyché et l'Amour.

Psyché, pour suivre le conseil perfide de ses sœurs, se leve pendant la nuit, et, à la lueur d'une lampe, s'arme d'un poignard pour assassiner son époux, dans la pensée que c'est un monstre. Elle s'approche du lit où il repose; mais elle est agréablement surprise et détrompée quand elle voit Cupidon, le plus beau des dieux. Au désespoir d'avoir formé un aussi noir projet, Psyché veut se poignarder: cependant, des sentiments plus doux faisant place à ses remords, elle s'abandonne et se livre tout entiere au plaisir de regarder, d'admirer pour la premiere fois la beauté de son jeune époux, à qui les douceurs du sommeil prêtent de nouveaux charmes.

NOTA. Ce groupe a été exécuté à Rome.

PAJOU (Augustin), né à ...., membre de l'Institut de France, et de la Légion d'Honneur;

104. Psyché abandonnée.

Psyché perdit l'Amour en voulant le connoître.

Psyché continuoit à regarder attentivement son époux, quand une goutte d'huile, tombée de sa

lampe sur l'épaule de l'Amour, le réveilla : aussitôt il prend son vol. Psyché le suit ; mais l'Amour disparoît, après lui avoir reproché sa crédulité et sa désobéissance. Psyché gémit et se désespere d'avoir causé elle-même son malheur. Elle est assise sur le lit nuptial, orné de couronnes tressées de myrtes et de roses, au milieu desquelles est un papillon, symbole de l'ame.

LANGE, né à Toulouse, sculpteur vivant.

105. Bacchus.

106. Ariane.

OUVRAGE FLORENTIN.

107. L'Amitié.

ALLEGRIN, membre de la ci-devant académie.

108. Diane prête à entrer au bain.

109. Vénus sortant du bain.

NOTA. Ces deux figures, qui avoient été faites pour madame Dubarry, ont orné sa maison de Louveciennes.

STOUF, membre de la ci-devant académie.

110. Buste de Rubens.

PH. LAUR. ROLAND, sculpteur vivant, né à Lille, département du Nord, membre de l'Institut de France, et de la Légion d'honneur.

111. Buste de Lesueur (Eustache), peintre.

BOISOT, né à Paris, de la ci-devant académie.

112. Buste de Vernet.

HOUDON, sculpteur vivant, membre de l'ancienne académie.

113. Un buste de Vestale.

SERGEL, premier sculpteur du roi de Suede.

114. Un Faune couché, fait à Rome.

115. Un Centaure.

BUSTES COPIÉS D'APRÈS L'ANTIQUE.

116. Séneque.

117. Homere.

118. Une Vestale.

119. La jeune Faustine.

A LA ROTONDE.

JULIEN, né à Saint-Paulien, département de la Haute-Loire, membre de l'Institut national, et de la Légion d'honneur.

120. La Baigneuse.

Une nymphe assise sur un rocher fait paître une chevre: elle cherche à tâter l'eau avec son pied avant de se baigner; mais sur le point d'entrer dans le bain elle croit entendre du bruit; sa pudeur en est alarmée, et l'oblige à voiler ses charmes.

NOTA. Cette statue a été faite pour la laiterie de Rambouillet.

SUPPLÉMENT.

SUPPLÉMENT.

---

121. Plafond qui décoroit le salon des Muses de l'Hôtel Lambert.

(NOTA. Ce plafond, qui étoit peint sur plâtre, a été enlevé et remis sur toile, il y a environ trente ans, par M. Haquin pere, et restauré par M. Naigeon jeune, adjoint au Conservateur de la galerie, qui a restauré aussi en partie les tableaux des galeries de Lesueur et de Rubens.

Apollon est dans son palais : Phaéton, son fils, vient lui demander la conduite de son char, que les Heures attelent ; l'Aurore, ailée, et tenant un flambeau, devance le dieu du jour ; et sur la gauche on voit le Temps qui suit sa course avec rapidité : au-dessous sont les Saisons ; au côté opposé l'on aperçoit l'antre d'Eole, où les vents commencent à s'agiter ; un Génie, qui est au-dessus, présente à Apollon le globe de la terre : des enfants qui portent des fleurs et des fruits terminent cette belle composition.

FIN.

EXPLICATION DES OUVRAGES

DE

PEINTURE ET SCULPTURE,

DE L'ÉCOLE MODERNE DE FRANCE,

EXPOSÉS

LE 24 AVRIL 1818,

DANS

LE MUSÉE ROYAL DU LUXEMBOURG,

DESTINÉ AUX ARTISTES VIVANTS.

Prix: 1 franc.

Au profit de l'Établissement.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

1820.

EXPLICATION
DES OUVRAGES
DE
PEINTURE ET SCULPTURE,
DE L'ÉCOLE MODERNE DE FRANCE.

M.me BENOIST, née LAVILLE LE ROULX.

1. Portrait d'une Négresse, de grandeur naturelle. Etude vue à mi-corps, avec les mains.

BERGERET.

2. Service funèbre de Poussin (Nicolas.*)

Ce service fut fait à Rome, en 1663, par l'académie de Saint-Luc et ses amis, parmi lesquels on remarque le cardinal Massimi, Guaspre, son beau-frère, sa belle-sœur, l'abbé de Saint-Nicaise, Lanfranc, l'Algarde, et autres.

* Peintre françois.

BERTIN (Jean-Victor), né à Paris.

3. Vue de la ville de Phénos et du Temple de Minerve Caphyes.

Un paysage traversé par une rivière. Il est enrichi de masses d'arbres et de montagnes qui bordent l'horizon. Dans le lointain on aperçoit le temple de Minerve. Le sujet qui y est représenté est Aristide recevant les témoignages de reconnoissance des différentes villes, après avoir imposé les Grecs avec une égalité dont ils furent si contents, que par-tout où il passoit ils l'envoyoient remercier. Le moment est celui où une députation apporte une couronne à Aristide, que l'on voit sur la droite, accompagné d'un jeune homme. Cette scène se passe quelques heures avant le coucher du soleil.

4. Vue de la ville d'Olevano, dans la Sabine.

On remarque sur le devant des jeunes filles qui puisent de l'eau, et dans le lointain des aqueducs.

5. Vue prise à Népi, sur la route de Rome à Florence.

On voit sur la gauche des femmes et des

hommes qui paroissent occupés à lire une inscription sur un monument.

BIDAULT (Joseph), né à .

6. Paysage composé d'après des études faites sur le Lac Majeur. Sur le devant on voit un palefrenier avec deux chevaux arrêté près de deux femmes, dont une semble lui montrer son chemin. Dans le fond on distingue une cascade et des fabriques qui ornent une belle vallée.

7. Paysage représentant un beau site où l'on voit un grand fleuve formant des chutes d'eau; il baigne des rochers dont le sommet est couvert de fabriques. A gauche est une masse d'arbres; sur le devant est un berger éveillant un jeune voyageur; sur le premier plan on voit des chèvres qui paissent.

8. **Paysage historique représentant Psyché et le dieu Pan.**

Psyché, ayant eu le malheur de blesser l'Amour, en fut abandonnée. Alors, se livrant à tout ce que la douleur a de plus excessif, elle courut au bord d'un fleuve, et se précipita dans son sein. Le fleuve secourable l'enveloppa d'une vague respectueuse, et la porta mollement sur une de ses rives, garnie de fleurs et de gazon. Elle y rencontra le dieu Pan qui la consola.

BLONDEL.

9. Zénobie trouvée mourante sur les bords de l'Araxe.

Rhadamiste, roi d'Ibérie, chassé par les Arméniens dont il avoit tué le roi, fut accompagné dans sa fuite par Zénobie sa femme, qui supporta quelque temps les fatigues du chemin, quoique incommodée d'une grossesse. Ses forces étant épuisées, elle pria son époux de lui donner la mort, pour qu'elle n'éprouvât pas une honteuse captivité : ce prince, que l'amour détournoit d'une action si étrange, l'ex-

hortoit à prendre courage; mais enfin, voyant qu'elle ne pouvoit avancer, et vaincu par la crainte qu'elle ne devînt la proie de ses ennemis, il la perça d'un coup d'épée, et la jeta dans le fleuve, pour que son corps ne tombât pas au pouvoir de ses persécuteurs. Cependant les eaux baissèrent et la déposèrent sur le sable, où elle fut trouvée par des pasteurs ils la rappelèrent à la vie, et la portèrent à la ville d'Artaxe, d'où elle fut conduite a Tiridate, roi d'Arménie, qui la reçut et la traita avec les égards dus à son rang. Le moment que l'artiste a choisi est celui où des bergers ont trouvé Zénobie, et où l'un d'eux lui met la main sur le cœur, et s'aperçoit qu'il donne encore quelque signe de vie.

BOUTON (Charles-Marie), né à Paris.

10. Intérieur du Palais des Thermes, vulgairement appelé Bains de Julien.

Cette salle voûtée se voit au fond d'une maison appelée la Croix-de-Fer, située à Paris, rue de la Harpe, et qui sert de magasin à un tonnelier. Ce monument, de construction romaine, est un reste de l'ancien palais des

Thermes, que l'on croit bâti par l'empereur Julien vers l'an 358.

La vue est supposée prise dans un siècle antérieur à celui-ci, ce qui a motivé la restauration partielle de ce lieu. On y voit la statue de l'empereur Julien, et une grande baignoire en porphyre un peu mutilée. A gauche on aperçoit deux hommes, dont un est occupé à dessiner ce monument.

11. Chapelle du Calvaire dans l'église de Saint-Roch, à Paris.

On y voit un Christ étendu sur une croix plantée dans des rochers, et dont la garde est confiée à des soldats. Un moine s'est arrêté devant un tombeau pour contempler le Seigneur mourant pour nos péchés. Sous des arcades à droite on remarque Jésus-Christ porté dans le sépulcre.

BROC (Jean), né à Montigniac, département de la Dordogne.

12. La magicienne consultée par de jeunes filles. Sujet idéal.

CALLET, membre de la ci-devant Académie de Peinture.

13. Les Saturnales.

On appeloit ainsi les fêtes qu'on célébroit à Rome dans le mois de décembre, en l'honneur du dieu Saturne. Pendant ces fêtes, les distinctions de rang cessoient; les maîtres servoient eux-mêmes leurs esclaves, qui pouvoient impunément leur dire tout ce qu'ils pensoient, et se moquer de leurs défauts; le sénat, le barreau et les écoles, étoient en vacance; on ne pouvoit pas faire punir les criminels, ni traiter d'aucune affaire; aucune profession, aucun art ne pouvoit s'exercer, excepté celui de la cuisine.

L'artiste a représenté ces fêtes par un banquet où l'on voit des esclaves servis par leurs maîtres. Un de ces derniers verse à boire à une jeune fille, tandis que d'autres convives auxquels le vin a fait perdre la raison sont couchés près des tables. Au fond on aperçoit plusieurs personnes de différents sexes dansant autour de la statue de Saturne, devant son temple orné de guirlandes. Près d'eux passe un bœuf qui paroît destiné à un sacrifice.

CHAUDET (Denis-Antoine), statuaire, membre de l'Institut, chevalier de la Légion d'Honneur, né à Paris, où il est mort dans l'année.....

14. Énée sauvant son père et sa famille de l'incendie de Troie.

Énée, fils d'Anchise, prince de la famille de Priam, n'ayant pu, malgré sa valeur, empêcher les Grecs de s'emparer de la ville de Troie, voulut au moins sauver ce qu'il avoit de plus précieux. Instruit que les vainqueurs permettoient à tout homme libre d'emporter quelque chose de ses biens, Énée emporta ses dieux pénates. Touchés de cette action pieuse, les Grecs lui donnèrent une seconde fois la même permission : alors ce prince emporta son père Anchise, qui ne pouvoit marcher à cause de son grand âge. Pour récompenser sa piété filiale, les Grecs lui accordèrent la liberté de toute sa famille, et le laissèrent maître de disposer de tout ce qui lui appartenoit.

L'artiste a choisi ce dernier moment. On voit Énée, l'épée à la main, emportant son père Anchise, qui tient ses dieux pénates. Il est accompagné de Créuse sa femme, et d'Ascagne son jeune fils.

Au fond on aperçoit la ville de Troie dévorée par les flammes.

CHÉRY (Philippe), né à Paris.

15. David jouant de la harpe devant Saül.

Saül, premier roi d'Israël, ayant désobéi a Dieu, fut obligé de renoncer à la couronne, qui fut donnée à David, simple berger, le plus jeune des fils d'Isaïe, et qui, quoique roux, avoit le visage fort beau et un noble maintien. Cependant Saül, abandonné de l'Éternel, fut saisi de l'esprit malin, qui l'agitoit de fureur et le tourmentoit cruellement. Pour le soulager dans ses maux, ses officiers lui conseillèrent de faire venir près de lui le meilleur joueur de harpe. David, qui excelloit sur cet instrument, fut chargé de cet emploi; et, toutes les fois que le malin esprit tourmentoit Saül, David savoit calmer la fureur du prince par sa douce harmonie. Le roi, charmé de ses talents, le fit son écuyer, et voulut l'avoir toujours à sa suite.

COUDER (Louis-Charles-Auguste), né à Paris.

16. Le Lévite d'Ephraïm.

Un lévite de la tribu de Juda s'étoit uni en secret avec une jeune fille de Bethléem, au

mépris de la loi qui le lui défendoit. Il avoit emmené sa compagne dans les montagnes d'Éphraïm, où il faisoit sa résidence; mais celle-ci l'ayant quitté pour retourner dans sa famille, le lévite l'alla chercher, et la redemanda à son père, qui lui permit de la reprendre. Après de touchants adieux, les jeunes époux partent ensemble, et s'arrêtent à Gabaa, ville de la tribu de Benjamin, ennemie de la tribu du lévite, parcequ'elle adoroit le vrai Dieu. Aucun des habitants ne veut leur donner un asile; cependant un vieillard les reçoit dans sa maison : ils comptoient y passer la nuit, lorsqu'une troupe de forcenés vient demander à grands cris qu'on leur livre le lévite. Son hôte, pour sauver le ministre du Seigneur, offre de leur amener sa fille. Sa proposition n'est point écoutée : alors le lévite livre à ces brigands sa compagne bien-aimée, qui succombe bientôt victime de leur rage et de leur brutalité.

Les approches du jour ayant dispersé ces barbares, l'infortunée se traîne jusqu'au logis du vieillard; elle tombe à la porte, la face contre terre et les bras étendus sur le seuil, lorsque le lévite, prêt à sortir, trouve dans cet état une épouse qu'il a pleurée toute la nuit. Les cris qu'il élève jusqu'au ciel annoncent son désespoir. Cependant il engage cette

malheureuse à se lever; elle ne répond point : il la regarde, la touche; elle n'étoit plus : alors il emporte son corps dans sa maison, le coupe en morceaux, qu'il envoie aux douze tribus. Tout Israël s'assemble : le lévite demande vengeance, et une armée marche contre les Benjaminites, auteurs de ce forfait : ils sont vaincus, la ville de Gabaa devient la proie des flammes, et la tribu de Benjamin périt sous l'épée d'Israël.

Le peintre a choisi le moment où le lévite retrouve son épouse expirante; le jour commence à paroître; on aperçoit dans le fond du tableau les coupables Benjaminites qui se retirent.

Ce sujet, tiré de la Bible, livre des Juges, a été traité par J. J. Rousseau dans un poëme intitulé le Lévite d'Éphraïm.

Ce tableau, exposé au Salon de 1817, a partagé le prix avec le S. Étienne de M. Abel de Pujol.

COUPIN DE LA COUPRIE.

17. Vue du monument qui renferme le cœur de Henri IV, dans l'église de l'école militaire de La Flèche.

Sully, accablé d'une extrême vieillesse, et sentant sa fin prochaine, vient, accompagné d'un de ses petits-fils, visiter ce cœur généreux dans lequel il avoit occupé une si belle place.

DAVID (Jacques-Louis), né à Paris, de la ci-devant Académie, et officier de la Légion d'Honneur.

18. Le serment des Horaces.

La guerre étant déclarée entre les Romains et les Albains, le général d'Albe proposa au roi de Rome de remettre la destinée de l'un et de l'autre peuple à trois combattants de chaque nation. La proposition est acceptée : Rome choisit les Horaces pour ses champions, et Albe choisit les Curiaces. On sait que les Romains triomphèrent par le courage et l'adresse du dernier des Horaces. Honorés du choix de leurs concitoyens, ceux-ci devoient encore obtenir le consentement de leur père.

Le peintre a représenté les Horaces au moment où ils ont demandé à leur père la permission de combattre. Celui-ci, transporté de joie, les exhorte à se rendre dignes d'un aussi grand honneur : il les fait jurer de vaincre ou

de mourir en élevant au ciel leurs armes, qu'il prie les dieux de rendre favorables à la liberté de son pays. Ils jurent, tandis que les femmes sont plongées dans l'affliction. Sabine, femme de l'aîné des Horaces, et sœur des Curiaces, semble prévoir la perte de son mari ou de ses frères; Camille, appuyée sur sa belle-sœur, tremble d'être privée par ce combat de son amant Curiacé ou de ses frères; la mère des Horaces, qui voit le danger de ses fils, s'attendrit sur le sort des jeunes enfants de l'aîné des Horaces, qu'elle embrasse avec tendresse.

Nota. On trouve, rue de la Poterie, n° 2, l'estampe de ce tableau, gravée sous la direction du peintre, par M. Morel, auteur de la belle estampe du Bélisaire, d'après le même maître.

19. Les Thermopyles.

Xercès, enflé d'orgueil d'avoir soumis l'Égypte, résolut de faire la guerre aux Grecs. Ayant rassemblé une armée innombrable, il dirigea sa marche vers Sardes, d'où il envoya des hérauts à toutes les villes de la Grèce, excepté à Athènes et à Lacédémone, pour demander le feu et l'eau, ce qui étoit la marque de soumission; il arriva aux Thermopyles. Les Lacédémoniens et les Athéniens, instruits des mouvements de l'armée ennemie,

députèrent vainement vers leurs alliés pour avoir des secours. Toutes les troupes qu'ils purent réunir ne faisoient que onze mille deux cents hommes. On n'en put placer que quatre mille au passage des Thermopyles. Xercès y envoya plusieurs corps de son armée, qui furent aussitôt mis en fuite. Mais un paysan ayant indiqué un sentier menant à une éminence qui dominoit l'armée des Grecs, Xercès y envoya un détachement, qui s'en empara. Léonidas, général, en fut bientôt averti, et voyant l'impossibilité de résister, renvoya le reste des alliés, et demeura *avec* les trois cents Lacédémoniens, résolus tous de mourir pour leur patrie, à l'exemple de leur chef.

Le moment choisi par l'artiste est celui où les trompettes, en sentinelles sur une hauteur, signalent les premiers mouvements de l'armée de Xercès. Chacun court aux armes, s'embrasse pour la dernière fois, et se dispose au combat.

Léonidas, roi de Sparte, assis sur une roche au milieu de ses trois cents braves, médite, avec une sorte d'attendrissement, sur la mort prochaine et inévitable de ses amis.

Au-dessous de Léonidas, dans l'ombre, est le frère de sa femme, Agis, qui, ayant déposé la couronne de fleurs qu'il portoit pendant le

sacrifice, va se couvrir de son casque; les yeux tournés vers son général, il attend ses ordres.

Près de lui, deux jeunes gens, au son de la trompette guerrière, courent et saisissent leurs armes suspendues à des branches d'arbres.

Plus loin, un des chefs, dévoué au culte d'Hercule dont il porte les armes et le costume, s'empresse de ranger sa troupe en bataille; le grand-prêtre le suit, il invoque Hercule pour le succès de leurs armes: du doigt il montre le ciel.

Sur un plan plus reculé, l'armée défile, et va se placer dans un bas-fonds pour s'opposer à celle des Perses, qu'on aperçoit dans le lointain sur la muraille qui ferme le détroit.

Deux jeunes gens de dix-sept à dix-huit ans, que, par intérêt pour leur âge, et à cause des liens du saug, Léonidas avoit voulu éloigner du combat, sous le prétexte d'une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone, ont pénétré l'intention de leur général; ils lui font cette réponse énergique: Nous ne sommes pas ici pour porter des ordres, mais pour combattre; et, sans attendre sa réponse, impatients de se placer dans les rangs, l'un se hâte de rattacher son cothurne, l'autre court embrasser son vieux père qui lui fait ses derniers adieux.

Un autre guerrier veut, avant le combat, transmettre à la postérité le souvenir de cette terrible et glorieuse journée ; il se lance, et grave avec le pommeau de son épée, sur la roche couverte de mousse, ces mots à jamais mémorables :

Ὦ ξεῖν', ἀγγέλλειν Λακεδαιμονίοις ὅτι τῇδε κείμεθα,
τοῖς κείνων ῥήμασι πειθόμενοι.

Traduction littérale :

Étranger, va dire aux Lacédémoniens que nous sommes morts ici en obéissant à leurs ordres.

Non moins passionnés pour la gloire de leur pays, quatre jeunes Spartiates, quatre amis se tenant étroitement serrés, s'embrassent pour la dernière fois, et jurent, en offrant leurs couronnes, de réaliser, par une mort glorieuse, l'obligation que ces mots leur imposent.

Envoyé par Léonidas à Lacédémone, un aveugle, conduit par son esclave, se présente de nouveau devant lui, il lui renouvelle ses instances de combattre, de mourir avec ses compagnons d'armes.

Léonidas a renvoyé le bagage à Sparte : des esclaves, des mulets remportent les instruments qui ont servi dans le sacrifice, ainsi que tous les autres objets devenus inutiles ;

les Spartiates ne doivent plus désormais avoir aucun rapport avec les mortels : ils vont souper chez Pluton.

Ce dévouement de Léonidas et de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante; il apprit aux Grecs le secret de leurs forces, aux Perses celui de leur foiblesse. Le nombre des Spartiates étoit de trois cents hommes; les Perses en comptoient plus de six cent mille.

20. Les Sabines.

Le moment est celui où le combat entre les Romains et les Sabins est interrompu par la présence des Sabines.

L'enlèvement des Sabines par les Romains ayant donné lieu à une guerre contre les ravisseurs, de la part des Sabins et des autres peuples offensés, Romulus, roi de Rome, les défit tous. Cependant Tatius, roi de Cures, prit les armes avec plus de succès, et s'empara de la citadelle de Rome. Le lendemain l'armée des Romains ayant livré bataille, fut mise en déroute; mais Romulus, après avoir imploré le secours de Jupiter Stator, rallia les troupes, et mit en fuite, avec son armée, Tatius, qui revient à la tête, et rétablit le combat. Mais les Romains conservoient tou-

jours l'avantage, quand tout-à-coup Hersilie, femme de Romulus, et avec elle les autres Sabines dont l'enlèvement avoit causé cette guerre, les cheveux épars, et leurs vêtements en désordre, oubliant la timidité naturelle à leur sexe, tout hors d'elles-mêmes, et poussant des cris lamentables, se jettent à corps perdu à travers les lances et les glaives de leurs maris et de leurs pères acharnés l'un contre l'autre, et s'efforcent d'arrêter l'effusion du sang prêt à couler encore.

Romulus va lancer son javelot sur Tatius, qui, à demi incliné, le regard fixé sur son adversaire, attend le coup du fils de Mars, et épie l'instant où il pourra riposter avec succès. Mais Hersilie, suppliante, se précipite entre les deux combattants, et cherche à arrêter les coups près de partir de leurs mains; ses larmes et ses prières s'adressent sur-tout à son époux. Plus loin, une mère échevelée s'élance sur un débris d'architecture; aveugle dans sa douleur, elle lève son enfant, encore à la mamelle, au milieu des javelots en arrêt, et l'expose ainsi à la fureur des soldats. Son cri est celui du désespoir. Une belle Sabine, à genoux, les cheveux épars, livrée à la douleur la plus profonde, s'est élancée au milieu de la mêlée, elle a déposé aux pieds des combattants ses quatre enfants, dont un encore

à la mamelle suce tranquillement son doigt, sans s'effrayer du bruit de cette scène sanglante, tandis que la vieille mère découvre sa poitrine, et demande la mort pour préserver sa famille. Cependant Romulus est ému par les larmes et les discours d'Hersilie. La fureur des soldats se calme aux cris perçants de leurs femmes et de leurs enfants, et l'on voit, par une espèce d'enchantement, les capitaines de chaque armée suspendre les coups, et arrêter d'un seul geste l'ébranlement redoutable d'une forêt de lances et de javelots près de porter la mort dans les rangs de l'un et l'autre parti. Enfin la suspension est proclamée; la terreur fuit, le tumulte cesse, et un vieux commandant de l'armée romaine signale la paix en remettant son sabre dans le fourreau.

La scène se passe au pied des remparts de Rome, près la roche Tarpeïenne, que l'on aperçoit dans le fond. Une botte de foin, attachée à une lance, étoit une des premières enseignes du peuple romain.

21. Les Licteurs rapportent à Brutus les corps de ses fils qu'il a condamnés à mort.

L'attentat de Sextus, fils de Tarquin, roi de

Rome, et la mort violente de Lucrèce, qui en fut la suite, firent éclater la haine générale des Romains contre un gouvernement tyrannique. La royauté fut abolie, et on élut pour gouverner l'état deux magistrats auxquels on donna le titre de consuls. Brutus fut nommé premier consul, et eut pour collègue Collatin, époux de Lucrèce : mais cette république naissante fut à la veille d'être détruite dès son origine par une conspiration dans laquelle figuroient les deux fils de Brutus ; cette conspiration ayant été découverte, Brutus, père et juge des criminels, préférant la patrie à sa famille, condamna ses fils à mort. Tous deux furent exécutés en sa présence.

L'instant que le peintre a choisi est celui où Brutus, rentré dans ses foyers après le supplice de ses fils, s'est retiré dans un des coins de la salle, au pied de la statue de Rome, pour chercher la consolation dont son ame a besoin. Il tient à la main une lettre adressée par ses fils au roi Tarquin.

Le peintre s'est attaché à exprimer dans ses traits et son attitude les chagrins cuisants d'un père qui vient de sacrifier la nature à son devoir.

Sur la droite on voit sa femme et ses filles frémissant d'effroi et jetant des cris de douleur en voyant entrer les licteurs qui rappor-

tent les corps des fils de Brutus. Une des jeunes filles se cache le visage pour ne pas voir cet affreux spectacle; sa sœur, qui n'a pu le supporter, tombe évanouie.

22. Bélisaire demandant l'aumône.

On dit que Bélisaire, fameux général, après avoir assuré la paix de l'empire romain par ses victoires, devint bientôt victime de la jalousie et de l'intrigue. Il perdit son crédit à la cour de l'empereur Justinien, qui, oubliant les services qu'il avoit rendus à l'état, lui fit brûler les yeux. Ce vieux guerrier, réduit à la mendicité, parcouroit les rues de Constantinople en implorant la pitié des passants.

Il est représenté assis au pied d'un arc de triomphe qui rappelle ses glorieux exploits; il tient entre ses bras un jeune enfant qui lui sert de conducteur, et qui reçoit dans un casque l'aumône que lui donne une femme touchée de compassion. Le bâton de Bélisaire est appuyé sur une pierre où on lit ces mots: *Date obolum Belisario.* Donnez une obole à Bélisaire.

Sur le second plan on voit un soldat qui, reconnoissant son général, paroît aussi surpris qu'ému de cet affligeant spectacle.

On aperçoit au fond divers monuments.

Ce tableau, peint en 1784, est la répétition d'un plus grand. Le peintre a fait dans celui-ci d'heureux changements.

DEMARNE (Jean-Louis), né à Bruxelles.

23. Le départ pour une noce de village.

Des hommes, des femmes, et des enfants, montés sur une voiture à quatre chevaux, partent pour la noce; un ménétrier fait partie de ce joyeux équipage. Une femme qui garde ses bestiaux indique à ces voyageurs la *route* qu'ils doivent suivre.

Cette scène se passe au soleil levant, sur un chemin au bord d'une haie, dans une campagne pittoresque de Franche-Comté, enrichie d'arbres et de montagnes, dont plusieurs se détachent sur l'horizon.

DROLLING, né à Paris, ancien pensionnaire de France à Rome.

24. Orphée perdant Eurydice.

Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,
Il s'arrête, il se tourne, il revoit ce qu'il aime.
C'en est fait, un coup-d'œil a détruit son bonheur.

DUNOUI (Alexandre-Hyacinthe), né à Paris.

25. Vue de Naples, prise auprès de Capo di Monte.

Un zampognaro joue de son instrument devant une chapelle. Des villageois s'arrêtent pour faire leur prière. Dans le lointain on voit le Mont Vésuve d'où sortent des nuages de fumée.

DUPERREUX (A.-L.-R.), né à Paris.

26. Vue du rocher de l'Aiguille, première porte de clôture de la grande Chartreuse de Grenoble, par Saint-Laurent du Pont.

Le 8 juillet 1816 le vénérable dom Romuald Moissonnier, grand-vicaire des Chartreux, âgé de soixante-quatorze ans, vint, au nom de son ordre, reprendre possession de cette célèbre retraite de S. Bruno, restituée à sa primitive destination par la piété du Roi. Il étoit accompagné de deux Chartreux, et suivi de fidèles que la piété attiroit sur ses pas. Il étoit à peine entré dans l'enceinte de la première clôture du monastère, que trois Chartreux du département de l'Isère descendirent

du désert, une croix de bois à la main, et se prosternèrent à ses pieds pour recevoir sa bénédiction. Il mourut à la grande Chartreuse le 19 juillet, onze jours après son installation.

FORBIN (le comte Auguste DE), né à Aix, département des Bouches-du-Rhône, membre de l'Institut, chevalier de l'ordre de Malte, officier de la Légion d'Honneur, directeur général des Musées Royaux.

27. L'éruption du Vésuve.

Cette éruption, qui couvrit la ville de Pompéi de cendres et engloutit celle d'Herculanum l'an 79 de l'ère chrétienne, sous le règne de Titus, détruisit aussi la ville de Stabia, située à peu de distance du volcan. C'est à Stabia que Pline le naturaliste vint si audacieusement étudier ce phénomène dont il fut victime; il est représenté debout, dictant ses observations à un affranchi. On voit près de lui la statue équestre de Vespasien. L'éruption duroit depuis quelques heures, quand les prêtres descendirent du temple de la Victoire romaine, pour offrir un sacrifice aux divinités infernales. Le peuple se réfugie sous les parvis du temple; l'air se charge déja de ma-

tières sulfureuses. On aperçoit sur le second plan les obélisques consacrés à Osiris, son temple, celui de Jupiter placé sur la colline dominant le quartier des prétoriens qui couronne les hauteurs : Pompéi, couverte d'un voile de cendres, paroît à peine dans le lointain. Le faubourg d'Herculanum, qui termine la gauche du tableau, est déja la proie des flammes. Peu de moments après toutes ces villes furent consumées, renversées par le tremblement de terre; tout périt au milieu de la plus épouvantable convulsion de la nature.

Les frères FRANQUE (Pierre et Joseph), nés au Buis, département de la Drôme.

28. Daphnis montrant à jouer de la flûte à Chloé.

Ce sujet est tiré d'un roman grec de Longus, traduit en françois par Amyot, et qui est intitulé les Amours de Daphnis et Chloé.

Suivant le roman, Daphnis et Chloé, abandonnés par leurs parents, furent recueillis par des bergers qui les élevèrent. Quand ils furent grands, on leur apprit l'état de pasteur. Ils s'aimèrent dès leur plus tendre enfance. Souvent ils faisoient paître ensemble leurs

troupeaux. Alors Daphnis montroit à jouer de la flûte à Chloé, et quand la bergère essayoit cet instrument, il le lui ôtoit des mains pour baiser les endroits qu'elle avoit touchés, sous prétexte de lui faire voir qu'elle s'étoit trompée.

Après bien des traverses leur amour fut récompensé. Tous deux retrouvèrent avec leurs familles une grande fortune, et leur union suivit de près cet heureux événement.

GÉRARD (François), Membre de l'Institut.

29. Psyché et l'Amour.

La dimension des deux grands tableaux représentant la bataille d'Austerlitz et l'entrée de Henri IV ne permettoit pas de les placer dans la galerie : ces ouvrages ont d'ailleurs une destination particulière. Cependant le musée des artistes vivants réclamoit un tableau de M. Gérard. Sur la demande de M. le grand référendaire, M. le général comte Rapp, pair de France, a bien voulu prêter la Psyché pour la présente exposition.

Les autres ouvrages de M. Gérard sont hors de France depuis long-temps.

GIRODET-TRIOSON, membre de l'Institut, chevalier des Ordres de Saint-Michel et de la Légion-d'Honneur, né à Montargis, département du Loiret.

30. Scène du Déluge.

Après la mort d'Adam l'impiété et la méchanceté des hommes furent portées à un tel excès, que Dieu résolut de les exterminer par un déluge universel. Une pluie violente qui dura quarante jours et quarante nuits couvrit d'eau la surface de la terre; tous les hommes, tous les animaux périrent dans cette inondation, à la réserve de ceux qui étoient renfermés dans l'arche.

M. Girodet, ne voulant rendre qu'une scène du déluge, a imaginé une des situations les plus terribles. Il a représenté un homme dans la vigueur de l'âge, luttant contre la mort, et cherchant à sauver son père, sa femme et ses enfants. Ce malheureux est parvenu à gravir avec eux au sommet d'un rocher, et à s'accrocher à une branche d'arbre; mais la branche se rompt, et toute cette famille va rouler dans l'abyme. Une bourse que l'on remarque entre les mains du vieillard indique qu'à cet âge on s'attache particulièrement à ce qui peut satisfaire les besoins de la vie.

Ce tableau, exposé au salon de 1816, a été désigné pour le prix décennal, lors du concours jugé par l'Institut.

La gravure de ce tableau, ainsi que celle d'Atala, de la Justice Divine, la Famille de Priam, les Remords d'Oreste, et de tous les tableaux et statues qui ont concouru au prix décennal, se trouvent dans la collection de cet ouvrage; chez madame Filhol et Bourdon, artistes éditeurs, rue de l'Odéon, n° 35.

31. La Révolte du Caire.

La plus grande tranquillité n'avoit cessé de régner dans la ville du Caire, tout-à-coup les indices d'une sédition prochaine se manifestent : à la pointe du jour des rassemblements se forment dans divers quartiers de la ville, et sur-tout à la grande Mosquée. Le général Dupuy, commandant de la place, qu'occupoit l'armée françoise, s'avance à la tête d'une foible escorte pour les dissiper; il est assassiné avec plusieurs officiers et quelques dragons. La sédition devient aussitôt générale; tous les François que les révoltés rencontrent sont égorgés; les Arabes se montrent aux portes de la ville.

La générale est battue; les François s'arment et se forment en colonnes mobiles; ils marchent contre les rebelles avec plusieurs pièces

de canon : ceux-ci se retranchent dans leurs Mosquées, d'où ils font un feu violent. Les Mosquées sont enfoncées, la force et l'intrépidité des François redoublent. Bientôt des batteries placées sur différentes hauteurs, et le canon de la citadelle, tirent sur la ville ; le quartier des rebelles et la grande Mosquée sont incendiés.

Le moment du tableau est celui où les François, ayant pénétré dans la grande Mosquée, combattent et mettent en fuite les rebelles qui s'y étoient retranchés. A droite, sur le devant, est un mameluk soutenant un jeune Turc blessé à mort qu'il défend encore avec courage. On remarque aussi un nègre qui porte une tête sanglante d'un François mort pendant l'action. La fidélité des costumes et des armures est très bien observée dans ce tableau.

32. Le sommeil d'Endymion.

Endymion, fameux chasseur, s'étant attiré les bonnes graces de Jupiter par sa justice et sa probité, fut reçu dans le ciel au nombre des dieux. Mais, oubliant bientôt une pareille faveur, ce jeune homme osa brûler d'un amour téméraire pour Junon, l'épouse de son bienfaiteur. Jupiter, pour le punir, le condamna à dormir d'un sommeil éternel dans une grotte du mont Lathmos, en Carie. Sa beauté tou-

cha le cœur de Diane, déesse de la chasse, qui, la nuit, éclairoit la terre sous la figure de la lune. Comme déesse de la chasteté, elle craignoit que l'on ne découvrît ses amours; c'est pourquoi elle attendoit que le jour fût passé pour visiter son amant et l'embrasser pendant qu'il dormoit. C'est ce dernier moment que l'artiste a choisi. Dans un bois de platanes, Endymion couché sur son manteau et une peau de tigre, paroît plongé dans le plus profond sommeil. Près de lui on voit voltiger Zéphire qui se suspend à des branches d'arbres pour laisser pénétrer un rayon de la lune, qui semble se fixer sur la bouche d'Endymion : idée ingénieuse du peintre qui indique le moyen dont se servoit la déesse pour donner des baisers à ce jeune demi-dieu. L'arc, le carquois, et le chien que l'on voit dans l'ombre annoncent qu'Endymion étoit un chasseur.

Ce tableau a été peint en Italie.

33. Atala au tombeau.

Chactas, Indien de la nation de Natchez, avoit trouvé l'hospitalité à Saint-Augustin, ville de la Floride, chez un vieux Castillan nommé Lopez, qui l'adopta pour son fils. L'attachement que lui témoignoit cet étranger ne

put fixer le jeune sauvage auprès de lui : il se sépara de Lopez pour retourner dans sa patrie, qu'il regrettoit chaque jour. En chemin il fut fait prisonnier par les Muscohulges, ennemis de sa nation, et condamné à être brûlé vif. Déja son supplice s'apprêtoit dans un bois de cyprès appelé *le Bois du sang* : la jeunesse et la beauté du prisonnier inspirèrent un si tendre intérêt à Atàla, la fille de Simaghan chef des Muscohulges, qu'elle délivra Chactas pendant la nuit, et s'enfuit avec lui. Après avoir traversé les bois, Atala et Chactas arrivèrent dans une contrée habitée par des Indiens que le P. Aubry, missionnaire, avoit rendus à la religion catholique. Après des confidences réciproques Chactas apprend que sa jeune compagne est chrétienne, et fille de Lopez son bienfaiteur; que sa mère, par un concours singulier de circonstances, étoit devenue l'épouse de Simaghan. Cette nouvelle inattendue redouble son amour pour Atala, dont la vertu auroit succombé, si la foudre au même instant ne se fût fait entendre. Les amants fuient pleins d'épouvante : ils sont rencontrés par un solitaire qui leur donne un asile dans sa grotte, et promet de les unir.

Chactas se flattoit d'un aussi doux espoir, lorsque tout-à-coup la mort de son amante vient le plonger dans la plus affreuse douleur.

Avant d'expirer, Atala reçoit la communion des mains du P. Aubry, et avoue à Chactas et au missionnaire qu'elle s'est empoisonnée pour accomplir le vœu de chasteté que sa mère a exigé d'elle. Le P. Aubry et l'Indien transportèrent le corps d'Atala dans la ravine desséchée d'un torrent où ils avoient creusé sa tombe.

C'est ce moment que l'artiste a représenté. On voit Chactas et le P. Aubry portant Atala, qui tient une croix dans ses mains jointes sur sa poitrine. Ce jeune Indien presse contre son visage baigné de larmes les genoux de son amante, dont il semble ne vouloir plus se séparer, tandis que le P. Aubry, dont la douleur est plus calme, fixe des regards sur ces jeunes infortunés. Sur la droite de ce tableau on remarque la bêche qui a servi à creuser le tombeau, plus haut on lit sur un rocher cette inscription tirée des poésies de Job : *J'ai passé comme la fleur, j'ai séché comme l'herbe des champs.*

Le sujet de ce tableau, exposé au Salon de 1808, a été fourni par un épisode du Génie du Christianisme, l'un des plus beaux ouvrages de M. le vicomte de Chateaubriand, pair de France.

GRANET, né à Aix, département des Bouches-du-Rhône, membre de la Légion d'Honneur.

34. Vue intérieure de l'église du couvent de San-Benedetto, près Subiaco.

On voit un moine en prière, et ses disciples.

GROS (Antoine-Jean), né à Paris, membre de l'Institut, chevalier des ordres du Roi, de Saint-Michel, et de la Légion d'Honneur.

35. S. A. R. MADAME, duchesse d'Angoulême, s'embarquant à Pouillac, près Bordeaux, le 1er avril 1815.

Littora quum patriæ lacrymans portusque relinquo.
(VIRG.)

S. A. R. devant s'éloigner momentanément du sol de la France, tous ceux qui avoient formé l'escorte de Bordeaux à Pouillac s'empressoient de témoigner leurs regrets et leur attachement, en recueillant et se disputant les rubans blancs que leur avoit distribués S. A. R. Mais les demandes se multipliant, et les rubans étant épuisés, la princesse saisit

son panache, et, le livrant à la foule de ces fidèles serviteurs, le répand sur le sol qu'il ne doit plus quitter.

S. A. R. est accompagnée de MM. les vicomtes Mathieu de Montmorency et d'Agoult, de mesdames les duchesses de Serent et de Damas, ainsi que madame la vicomtesse d'Agoult.

GUÉRIN (Pierre), membre de l'Institut, né à Paris.

36. Énée racontant à Didon les malheurs de la ville de Troie.

Après la prise de Troie, Énée, prince de la famille de Priam, aborda avec sa flotte en Afrique, auprès de la ville de Carthage, où Didon, fille du roi de Tyr, avoit établi son empire. Cette reine reçut à sa cour le héros troyen, et en devint bientôt éprise. Elle se plaisoit à lui entendre raconter ses voyages et les malheurs de la ville de Troie. Vénus, pour augmenter encore la flamme dont la reine de Carthage brûloit pour Énée, lui envoya l'Amour sous la figure d'Ascagne, fils de ce dernier. Didon aimoit à caresser cet enfant, ne soupçonnant pas sa métamorphose, et Cupi-

don profitoit de la confiance de la reine pour enflammer son cœur.

Énée est ici représenté au moment où il fait à Didon le récit de la guerre de Troie. Couchée sur un beau lit de repos, Didon l'écoute avec intérêt, et le regarde tendrement. Cupidon, sous les traits d'Ascagne, tenant un des bras de la reine, lui ôte du doigt son anneau nuptial, pour marquer ses progrès dans le cœur de Didon, qui commence à oublier la fidélité qu'elle avoit jurée aux mânes de son époux. A droite est Anne, sa sœur, qui regarde attentivement Ascagne, et semble s'étonner de trouver dans la figure de cet enfant quelque chose de surnaturel.

La scène se passe sur une terrasse située au haut du palais de Didon, d'où l'on découvre le promontoire où tout est en mouvement pour bâtir la nouvelle ville, et la vaste mer qui séparera Carthage des côtes d'Italie; en avant-corps de la terrasse s'élève un temple de Neptune où l'on remarque la statue de ce dieu.

37. Clytemnestre.

Agamemnon est revenu vainqueur d'Ilion. Pour la première fois, depuis dix années, il repose, entouré de dépouilles troyennes, dans le palais des Atrides. Mais le crime veille dans ce même palais. Pendant son absence, le fils

de Thyeste, Egiste, a subjugué le cœur de la fière Clytemnestre, épouse d'Agamemnon. Déja elle lui appartient par le crime, déja il régne par elle dans Argos. En ce moment que laisse aux coupables le sommeil du roi, Egisthe rallume dans le cœur de sa complice le ressentiment du meurtre de sa fille Iphigénie ; il excite en même temps sa jalousie contre Cassandre, amenée captive par Agamemnon, et la détermine enfin à un second crime pour assurer l'impunité du premier. Elle a cédé à ses affreux conseils, et dévoué son époux à la mort. Cependant, prête à frapper, elle s'arrête. L'horreur du forfait lui apparoît tout entière, et semble glacer sa fureur. Elle recule: mais Egisthe, impatient de voir expirer sa victime, la soutient, la pousse vers le lit conjugal, et le crime va s'achever.

C'est le moment de l'hésitation que l'artiste a choisi pour le sujet de ce tableau.

GUÉRIN (Paulin), né à Marseille, département des Bouches-du-Rhône.

38. Caïn après le meurtre d'Abel.

Dieu voyant la mauvaise disposition du cœur de Caïn, fils aîné du premier homme,

dédaigna ses présents, et accueillit ceux de son frère Abel, dont il aimoit les vertus. Jaloux de cette préférence, Caïn tua son frère dans un lieu écarté où il l'avoit entraîné. Alors Dieu lui ayant demandé où étoit Abel, il répondit avec insolence qu'il ne savoit où il étoit, et qu'il n'étoit pas le gardien de son frère: mais l'Éternel, après lui avoir reproché un crime aussi atroce, lui dit que, pour son châtiment, il seroit maudit sur la terre, où il seroit errant et vagabond le reste de ses jours.

Ce sont les effets du châtiment auquel Caïn est condamné que l'artiste a représentés.

Suivi de sa femme et de ses enfants, ce frère dénaturé, fuyant les auteurs de ses jours, se trouve arrêté au bord d'un précipice. Le tonnerre qui éclate au-dessus de sa tête le remplit d'épouvante et réveille ses remords. Satan, qui l'a poussé au fratricide, s'attache à ses pas sous la forme d'un serpent : la massue ensanglantée rappelle son crime. Ses enfants pleurent dans les bras de leur mère, qui s'évanouit de fatigue et de douleur en implorant la clémence divine.

Madame HUSSON, veuve CHAUDET, née GABION (Élisabeth), née à Paris.

39. Un enfant endormi gardé par un chien.

Un père, forcé de s'absenter du logis, y avoit laissé sous la garde d'un chien son enfant endormi au berceau. Un serpent s'étant glissé dans cette chambre, alloit le dévorer, sans le chien qui sauta dessus et le tua. On voit cet animal tenant encore le reptile sous ses pattes. Malheureusement il en fut la victime, car le père, rentrant chez lui et voyant son chien accourir à lui la gueule ensanglantée, le tua, pensant qu'il avoit étranglé son enfant. Mais lorsqu'il le vit sain et sauf, et qu'il aperçut le serpent mort auprès de lui, il fut au désespoir, et se repentit, mais trop tard, de sa précipitation.

LAFOND jeune.

40. Mort d'Eudamidas de Corinthe, lecture du testament, acceptation du legs.

Eudamidas, en mourant, légua, par testament, sa fille à Chavixène, son ami, pour

la marier avec une aussi grande dot qu'il pourroit lui donner, et sa mère à Aretée, autre ami, pour la nourrir et en avoir soin dans sa vieillesse, entendant que si l'un ou l'autre venoit à mourir le legs revint au survivant.

(Lucien, dans le Taxaris.)

LANDON (Charles-Paul), chevalier de l'ordre royal de la Légion d'Honneur, né à Nonant, département de l'Orne.

41. L'enfance de Paul et Virginie.

Ce sujet est tiré des études de la nature, ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre. On dit qu'un fait arrivé à l'Ile-de-France a fourni à cet auteur la matière de cet intéressant épisode. Nous nous bornons à en donner ici l'analyse pour l'explication de ce tableau.

En 1726, un officier françois nommé de La Tour, n'ayant pu obtenir de service dans sa patrie, passa dans l'Ile-de-France avec son épouse. Peu de temps après cet officier mourut dans un voyage qu'il avoit entrepris, laissant sa femme enceinte et sans aucune ressource. Une jeune Bretonne nommée Marguerite,

qu'un gentilhomme avoit trompée, reçut la malheureuse veuve dans sa cabane, où elle lui donna l'hospitalité. Bientôt des terrains leur ayant été distribués, elles eurent chacune leur cabane, et vécurent du produit de leur champ. Elles accouchèrent presque en même temps; Marguerite donna le jour à un fils qu'elle appela Paul, et madame de La Tour à une fille qu'elle nomma Virginie. Elevés ensemble, ces enfants, dès le berceau, éprouvèrent l'un pour l'autre les plus tendres sentiments, dont la force augmenta avec *l'âge.* Leurs mères avoient le projet de les unir, quand Virginie, appelée en France par une tante qui lui promettoit sa fortune, fut obligée de quitter l'île. Mais après quelques années cette tante la déshérita, et la renvoya parcequ'elle n'avoit point voulu contracter un mariage qui ne lui convenoit point. Le vaisseau qui ramenoit Virginie dans l'île fut submergé par un naufrage; elle-même périt dans les flots, malgré les efforts de Paul pour la sauver. Le corps de Virginie fut retrouvé au bord de la mer, et enseveli près de l'église de Panplemousses, sous une touffe de bambous. Le malheureux amant de Virginie ne put lui survivre. Il mourut deux mois après ce fatal évènement; il fut enterré près de Virginie, au pied des mêmes roseaux.

Le peintre a voulu donner une idée des plaisirs innocents de Paul et de Virginie pendant leur enfance. Leurs mères s'amusent à les baigner dans une fontaine ombragée d'un palmier planté en mémoire de leur naissance. Paul, qui déja est dans l'eau, semble vouloir y attirer Virginie, qui fait quelque résistance. La mère de Paul, assise sous le palmier, regarde son fils avec tendresse. Celle de Virginie semble donner sa bénédiction à ces deux enfants qu'elle chérit également.

LANGLOIS (Jérôme-Martin), ancien pensionnaire de France à Rome, né à Paris.

42. Cassandre implore la vengeance de Minerve sur Ajax qui l'a outragée.

Les Grecs s'étant rendus maîtres de la ville de Troie qu'ils assiégeoient depuis dix ans, la famille de Priam, roi de Phrygie, devint bientôt victime de la cruauté et de l'insolence des vainqueurs. Ajax, l'un des capitaines grecs, étant entré dans le temple de Minerve, y trouva Cassandre, fille du roi, qui en étoit la prêtresse; il exerça sur elle les plus grandes violences, sans respect pour l'asile où elle s'étoit réfugiée. Les dieux ne laissèrent

pas ce crime impuni : Neptune engloutit Ajax dans les eaux au moment où il échappoit aux dangers d'un naufrage.

Le peintre a représenté Cassandre implorant la vengeance de Minerve contre celui qui l'a outragée. On voit près d'elle une couronne de laurier, ornement des prêtresses de Minerve. Cassandre est appuyée contre l'autel où elle vient d'offrir un sacrifice. Ses mains attachées derrière le dos annoncent la violence dont Ajax s'est rendu coupable envers elle. On aperçoit au fond la ville de *Troie* dont l'incendie commence, et sur le *péristyle* du temple deux femmes, dont une semble défendre une autre qu'un soldat veut égorger.

LAURENT (J. A.).

43. Bathilde, veuve de Clovis II, rend la liberté à de jeunes esclaves.

Cette reine, dont l'esprit égaloit la beauté, fut régente sous la minorité de son fils aîné, Clotaire III, roi de France. Elle se fit adorer du peuple; et, aidée des conseils du profond et politique Ebroin, maire du palais, elle gouverna (dit Mezeray) avec autant de bonté, de prudence et de justice qu'eût pu faire un bon

roi. Aussi, dix ans durant, on ne vit aucun trouble dans les états de son fils; mais ce qui contribua le plus à sa gloire, ce fut la touchante action représentée dans ce tableau.

Du temps de Bathilde, l'usage des esclaves subsistoit encore; elle le fit abolir, et rendit à leurs parents de pauvres enfants qu'ils avoient été forcés de vendre pour satisfaire à des actes odieux qu'elle proscrivit pour jamais.

On la voit ici assise sur le trône, tenant dans ses bras le jeune roi son fils. A sa gauche est Ebroin, le maire du palais; cette reine caresse et semble consoler un enfant que lui présente sa mère. D'autres enfants, dont Bathilde brise les chaînes, se jettent à ses pieds pour lui témoigner leur reconnoissance. Au fond on aperçoit un garde qui retient la foule qui cherche à pénétrer pour voir de plus près ce touchant spectacle.

LE BARBIER aîné, membre de l'Institut, né à Rouen.

44. Jupiter endormi par Junon.

L'enlèvement de la belle Hélène, épouse de Ménélas, par Pâris, fils de Priam, roi de Troie,

ayant suscité la guerre entre la Grèce et la Phrygie, l'armée des Grecs s'assembla, et vint assiéger cette ville, La valeur d'Hector en retardoit la prise, malgré la protection qu'accordoit aux Grecs Junon, épouse et sœur de Jupiter. Ce dieu ayant ordonné aux autres divinités de garder dans cette guerre une rigoureuse neutralité, se plaça sur le mont Ida pour s'assurer de l'exécution de ses ordres. Mais Junon, voulant les éluder, se para de ses plus riches ornements, emprunta de Vénus sa fameuse ceinture, et engagea Morphée dieu du sommeil, à endormir le père des dieux. De là elle va trouver son mari sur le mont Ida, s'asseoit auprès de lui, lui prodigue les plus douces caresses, tandis que le Sommeil, voltigeant dans les airs, répand sur Jupiter ses pavots soporifiques. Le dieu s'endort, et Junon satisfaite profite de ce sommeil pour donner la victoire aux Grecs.

LEMONNIER (Charles), né à Rouen, Seine-Inférieure, membre de l'ancienne Académie royale de peinture.

45. Cléombrate, ou l'Amour conjugal.

Léonidas avoit été détrôné et chassé de Sparte par Cléombrate son gendre ; mais

lorsque, vainqueur à son tour, il rentra dans cette ville, Cléombrate fut réduit à se réfugier, suppliant, dans un temple de Neptune, où le vainqueur, si justement irrité contre son gendre, vient pour l'en arracher, et lui adresser de vifs reproches.

Chélonis, fille de Léonidas, qni, pour suivre son père dans le malheur, avoit quitté Cléombrate son mari, voyant le triste état où il étoit réduit, va se joindre à lui avec ses deux petits enfants, le couvre de son corps, et, par ses larmes et la véhémence de ses paroles, pénètre l'assemblée, et réussit à fléchir Léonidas, qui cède en condamnant Cléombrate seulemeut à l'exil. Chélonis suivit son mari, malgré les instances de son père, qui ne vouloit pas se séparer d'elle.

Mademoiselle LESCOT.

46. Le baisement des pieds de S. Pierre.

Cette cérémonie à lieu dans la basilique de l'église Saint-Pierre, à Rome, pendant la fête de cet apôtre. A cette époque on revêt d'ornements pontificaux sa statue de bronze, qui, dit-on, fut originairement celle d'un Jupiter antique.

On remarque parmi les personnes qui as-

sistent à cette cérémonie M. Canova, statuaire; M. Le Tiers, ancien directeur de l'Académie de France à Rome, avec sa famille; M. Detournon, ancien préfet de cette ville; et M. Paris, architecte.

On voit à gauche des pénitents à genoux.

47. Vœu à une Madone.

Des femmes de pêcheurs, accompagnées de leurs enfants, sont entrées dans une chapelle, et adressant à la Vierge des vœux pour le retour de leurs maris qui sont allés à la *pêche*, et que l'orage a surpris pendant qu'ils sont en mer. Une jeune fille appuyée sur une croisée regarde avec effroi les effets de la tempête.

48. La confirmation, par un évêque grec, dans la basilique de Sainte-Agnès, hors des murs, à Rome.

LETHIERE (G. Guillon), membre de l'Institut, ancien directeur de l'Académie de France à Rome, né à la Guadeloupe en 1760.

49. Le supplice des fils de Brutus.

Les auteurs de la conspiration tramée contre la république romaine étant découverts,

les consuls se forment en tribunal, et ordonnent qu'on leur amène les coupables. On les leur présente pieds et mains liés; on fait la lecture de leur lettre; on interroge l'esclave qui les a dénoncés. Tous les conjurés étoient des meilleures familles de Rome. Cependant le peuple n'avoit les yeux que sur les fils de Brutus, et si des traîtres, des ingrats envers leur patrie ne devoient exciter aucune pitié; on gémissoit néanmoins sur leur sort, que la position d'un père, forcé de juger ses enfants, rendoit encore plus intéressant. Le peuple joignoit ses larmes à celles des criminels; les uns vouloient qu'on leur pardonnât; les plus sévères ne les condamnoient qu'à un bannissement. Brutus ayant fait faire silence, demanda par trois fois à ses enfants s'ils avoient quelque chose à dire pour leur défense. Voyant qu'ils ne répondoient rien, il prononça lui-même leur sentence. Ensuite se tournant vers ses officiers: « Licteurs, dit-il, faites votre devoir. » Aussitôt le supplice commence, et Brutus, seul insensible à cet horrible spectacle, vit ses fils battre de verges et tomber leurs têtes sous la hache des licteurs.

Supplément aux vies des hommes illustres de Plutarque, traduites de l'anglais de Thomas Row, tome onzième.

MAYER (mademoiselle).

50. Le rêve du bonheur.

Deux jeunes époux dans une barque, avec leur enfant, sont conduits sur le fleuve de la vie par l'Amour et la fortune.

MAUZAISSE (Jean-Baptiste), né à Corbeil, département de Seine-et-Oise.

51. Le poëte Arioste respecté par des brigands.

Louis Arioste, fameux poëte italien, d'une des premières familles de Reggio, jouit d'une grande considération à la cour du duc de Ferrare, dont il étoit allié. Après la mort du cardinal Hippolyte d'Est, auquel il s'étoit attaché, le duc Alphonse procura à ce poëte le sort le plus agréable pour le fixer auprès de lui. Arioste en profita pour composer plusieurs ouvrages : le plus célébre de tous est le poëme de Roland furieux, qui lui acquit une grande réputation.

On dit que ce poëte, nommé gouverneur de Grafagnogna, étant parti pour aller apaiser des troubles qui s'étoient manifestés dans la

province, fut arrêté en chemin par une troupe de brigands; on ajoute que ceux-ci se disposoient à lui enlever tout son bagage, lorsqu'il fut reconnu par l'un d'eux. Au seul nom de l'Arioste, on les eût tous vus rendre les objets volés, se prosterner devant le poëte, et témoigner par leurs transports le respect, la joie et le plaisir qu'ils éprouvoient en voyant un écrivain si célèbre.

MEYNIER (Charles), membre de l'Institut, né à Paris.

52. Le berger Phorbas présente Œdipe, enfant, à Péribée, femme de Polybe, roi de Corinthe.

Le berger Phorbas, ayant trouvé Œdipe abandonné et suspendu par les pieds à un arbre sur le mont Cithéron, le porte dans le palais de Polybe, roi de Corinthe, et le présente à la reine Péribée. C'est ce dernier moment que l'artiste a choisi pour donner à son sujet tout le développement et tout l'intérêt dont il est susceptible.

La reine est entourée de femmes et de jeunes filles occupées à jouer de la lyre ou à de

légers travaux de leur sexe. Distraites par l'arrivée de Phorbas, elles se lèvent, l'écoutent, et témoignent diversement l'intérêt que leur inspire le jeune enfant. Il est encore foible et souffrant, et dans les bras du berger, qui s'approche respectueusement de la reine. Une femme prend l'enfant, le soulève pour le présenter à Péribée, et semble attendre avec inquiétude ce qu'elle va prononcer sur le sort de cet infortuné.

MEYNIER.

53. Phocion, condamné par le peuple d'Athènes à boire la ciguë, expira comme Socrate, dont il avoit les vertus, victime d'une cabale jalouse et ignorante. On défendit de lui rendre les derniers devoirs, et son corps fut brûlé loin du territoire de l'Attique. Une femme de Mégare rassembla les restes précieux dans un un pan de sa robe, et les porta dans sa maison. Là, au milieu de sa famille, après avoir passé la nuit à faire des prières et des libations, elle leur donna la sépulture près de l'autel de ses dieux.

Le plus jeune de ses fils témoigne sa surprise et son indignation au récit que lui fait

son père des vertus de Phocion, et de l'ingratitude de ses concitoyens.

Plutarque met dans la bouche de cette femme vertueuse ces mots remarquables :

« Reçois dans ton sein, mon cher foyer, la
« la dépouille mortelle de cet homme de bien ;
« conserve-la précieusement, tu la rendras un
« jour pour la réunir à celles de ses ancêtres,
« quand les Athéniens seront devenus plus
« sages. »

La chose arriva comme elle l'avoit prédite, et le peuple, honteux de son ingratitude, lui décerna des statues.

(Plutarque, vie de Phocion.)

MENJAUD.

54. L'avare puni.

Un avare avoit fait placer à la porte du caveau qui contenoit son trésor une serrure à secret, dont l'effet étoit de refermer sur-le-champ cette porte, sans qu'il fût possible à celui qui étoit entré de la rouvrir jamais. La précaution qu'il falloit prendre avant d'entrer dans le caveau pour pouvoir en sortir, n'étoit connue que de lui seul. Un jour qu'il alloit visiter son argent, il oublia la fatale précaution, et la porte se referma.

Après plusieurs jours d'horribles souffrances, il expire de faim et de soif sur ses trésors.

MONGIN (Pierre-Antoine), né à Paris.

55. **Fin d'une Tourmente.**

Des voyageurs, surpris par la tempête dans des montagnes couvertes de neige, arrivent, excédés de fatigue, pres de la chapelle d'un hospice. Une jeune femme évanouie a laissé tomber l'enfant qu'elle portoit dans ses bras; la mère de cette femme cherche à la relever. Une jeune fille tombe de lassitude. Les ermites de l'hospice, qui ont entendu les cris de ces infortunés, accourent avec leurs chiens pour leur donner des secours.

Le site est pris sur le sommet des Alpes, au Saint-Gothard.

MONSIAU (Nicolas), né à Paris, membre de l'ancienne Académie royale de peinture.

56. **Admirable dévouement de M. de Belzunce, évêque de Marseille, durant la peste qui désola cette ville en 1720.**

Ce prélat est représenté dans ses habits pontificaux, donnant la communion aux pestiférés.

PRUDHON (Pierre-Paul), membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur, né à Cluny, département de Saône-et-Loire.

57. La Justice et la Vengeance divine poursuivant le crime. — ALLÉGORIE.

Dans un site sauvage éclairé par la lune, on voit un criminel qui fuit, le poignard à la main, emportant les dépouilles et la bourse d'un jeune homme qu'il vient de frapper, et qu'il laisse étendu mourant sur la place, et baigné dans son sang. Mais l'assassin va recevoir le châtiment de son crime : déja la Justice et la Vengeance divine le poursuivent, et sont sur le point d'atteindre le coupable; l'une porte la balance et le glaive, l'autre est armée du flambeau de la vérité.

REGNAULT (Jean-Baptiste), membre de l'Institut, chevalier des ordres du Roi, de Saint-Michel et de la Légion-d'Honneur, né à Paris.

58. Jésus-Christ descendu de la croix.

Les Juifs, ne voulant pas que le corps de Jésus et des deux larrons restassent exposés le jour de Pâques, obtinrent du juge Pilate qu'on les ôtât de la croix.

Pilate permit aussi à Joseph d'Arimathie, disciple de Jésus, d'ensevelir le corps de son maître. Le sénateur Nicomède voulut aider Joseph à lui rendre les derniers devoirs. Après avoir embaumé et enveloppé le corps de Jésus, ils l'ensevelirent dans un tombeau que Joseph avoit taillé dans le roc. Plusieurs femmes, parmi lesquelles figuroient Marie et Madeleine, qui avoient été présentes à la mort du Sauveur, assistèrent aussi à sa sépulture.

(Evangile selon S. Matthieu).

C'est ce dernier moment que l'artiste a choisi. Jésus, descendu de la croix, est étendu devant sa mère, qui lève ses bras au ciel en montrant son fils mort à ses pieds. Près d'elle est Marie-Madeleine, qui semble succomber à sa douleur; plus loin on voit Marthe, sœur de Lazare, embrassant la croix; à droite est

S. Jean, qui semble concentrer les peines et les regrets qu'il éprouve; à ses côtés est sainte Elisabeth, qui les partage. A gauche on aperçoit Joseph d'Arimathie et le sénateur Nicomède. Le ciel est obscurci, la tristesse des assistants est à son comble, et la nature est plongée dans la consternation.

59. L'éducation d'Achille par le centaure Chiron.

RÉGNIER (Auguste), né à Paris.

60. Paysage. Effet de pluie.

On y voit le tombeau d'Arthur, roi d'Angleterre, découvert en 1130, dans le cimetière, par les moines de l'abbaye de Glafton, au pays de Galles. On distingue parmi ces moines un chevalier qui porte sur sa poitrine le signe des croisades. (Voyez Rapin Thoiras, Histoire d'Angleterre.)

REVOIL (Pierre), membre de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, né à Lyon.

61. L'anneau de Charles-Quint.

L'empereur Charles-Quint avoit obtenu de François Ier la permission de passer par la

France pour aller à Gand apaiser une révolte. Le roi de France, qui avoit été son prisonnier à la bataille de Pavie, le reçut à Fontainebleau avec les plus grands honneurs. Au milieu d'une fête que la cour lui donna, des personnes, rappelant au roi sa captivité de Madrid, l'invitent à en tirer vengeance. De ce nombre est la duchesse d'Étampes; Charles l'apprend, il a recours à la ruse pour la mettre dans ses intérêts : comme il va se laver les mains avant de se mettre à table, il tire de son doigt un anneau précieux, et le laisse tomber exprès; la duchesse s'empresse de le ramasser et de le rendre : *Non, Madame*, lui dit-il, *il est en de trop belles mains pour le reprendre*. François Ier ne s'est pas aperçu de l'artifice de Charles. Triboulet, bouffon de la cour, ose lui montrer la liste des fous, sur laquelle il vient d'inscrire le nom de l'empereur, assez fou pour traverser la France : *Mais*, dit le roi, *si je le laisse passer, que feras-tu? — J'effacerai son nom, et j'y mettrai le vôtre*. Le connétable de Montmorency paroît outré de cette hardiesse, le cardinal de Tournon observe le dépit du connétable....

62. Convalescence de Bayard.

Bayard, chevalier françois dont la bravoure et la loyauté lui méritèrent le surnom de Sans-

Peur et Sans-Reproche, se distingua dans plusieurs guerres sous les règnes de Louis XII et de François Ier. Ayant suivi Gaston de Foix, duc de Nemours, à la prise de Brescia, il fut blessé, pendant l'assaut, d'un coup de lance à la cuisse. Il se fit transporter par deux archers dans une maison voisine du rempart, dont il avoit préservé la maîtresse et ses deux filles des horreurs du sac de la ville. Ramenées chaque jour par la reconnoissance auprès du lit de leur défenseur, les jeunes personnes faisoient de la musique afin de charmer l'ennui de sa convalescence. C'est cet instant que l'artiste a saisi. La mère de ces jeunes personnes a suspendu ses occupations pour les entendre chanter et jouer du luth. Le loyal serviteur, l'historien de Bayard, tenant un éventail de plumes de paon, a les yeux fixés sur son héros. A droite sont les armes du chevalier, à gauche sa lance, et un étendard qu'il a pris sur les Vénitiens : un écriteau y est attaché; on y lit ces mots : *Conquesté en l'amour du roi notre sire, Louis le douzième du nom.*

RICHARD, né à Lyon.

63. La duchesse de Montmorency.

Après la fin tragique de Henri, duc de Montmorency, décapité à Toulouse en 1632,

Marie-Félicie des Ursins, sa veuve, se retira dans le monastère de la Visitation à Moulins, elle y fit élever à la mémoire de son mari le riche mausolée qui subsiste encore.

Depuis ces événements, le cardinal de Richelieu, traversant la même ville, crut devoir envoyer un de ses pages auprès de la duchesse, pour la saluer de sa part. « *Dites à Son Eminence*, répondit-elle au page, *que vous avez trouvé la veuve du maréchal de Montmorency pleurant encore après dix ans sur le tombeau de son époux*.

Elle est représentée assise près d'un prie-Dieu tenant son mouchoir à la main, et montrant au page le tombeau du duc.

ROBERT-LEFÈVRE, né à Bayeux, département du Calvados.

64.

L'Amour aiguisant ses traits sur un roc, sourit en voyant qu'il en fait sortir du sang. Cette joie annonce qu'il est cruel et méchant. On aperçoit son arc et son carquois parmi les fleurs dont il s'est servi pour métamorphoser ceux qui ont été victimes du pouvoir de ses traits. On distingue entre ces fleurs le narcisse, le tournesol, et l'hyacinthe. La fable nous

apprend quels étoient les personnages qui ont subi ces transformations.

ROEHN (Adolphe), né à Paris.

65. Hôpital militaire des François et des Russes à Mariembourg.

Le réfectoire du château de Mariembourg ayant été choisi pour faire un hôpital militaire commun aux François et aux Russes blessés à la bataille de Friedland, offrit plusieurs scènes intéressantes, dont quelques unes sont rappelées dans ce tableau. On y remarque entre autres une jeune personne accompagnée de sa mère, qui donne des soins à un officier, tandis que des chirurgiens pansent des militaires blessés.

66. L'Abbaye de Molk, bâtie sur des rochers qui baignent dans le Danube; elle est peinte dans le temps où l'armée françoise y avoit établi son quartier général.

TAUNAY (Nicolas-Antoine), membre de l'Institut, né à Paris.

67. Messe à une chapelle de S. Roch, dans une campagne d'Italie, pour obtenir du ciel la guérison d'une épidémie.

On voit un prêtre à l'autel, et des moines qui officient. On remarque au milieu d'eux la bannière où est représenté S. Roch. Sur le devant du tableau et de tous les côtés sont des habitants des campagnes voisines, et les malades qu'ils ont transportés pour assister à cette pieuse cérémonie.

PAYSAGE.

68. Vue d'une partie du Mont-Cenis dans un temps de neige. Sur le premier plan on voit un militaire blessé qui est pansé par une femme devant un feu allumé.

VAMBRÉE (Philippe-J.), né à Paris.

69. Rubens, dans le palais du Luxembourg, peignant Marie de Médicis, reine de France, veuve de Henri IV.

La Reine est représentée assise sur un fauteuil, les pieds posés sur un carreau de velours, expliquant à son fils le sujet du tableau; elle est accompagnée de deux princesses placées derrière elle. Rubens est debout, tenant la palette d'une main, et de l'autre le pinceau: deux chiens que l'on remarque rappellent que Marie de Médicis les aimoit beaucoup.

Ce tableau, d'une grande réputation, et connu sous le nom de la Naissance de Louis XIII, faisoit partie de la Galerie du Luxembourg, et est à présent exposé au Musée Royal.

VANDAEL (Jean-François), né à Anvers.

70. Des fleurs dans un vase d'agathe.

WATELET (Louis-Etienne).

71. Paysage historique.

On voit sur le devant une danse de bergères, et plus loin une cascade tombant d'une montagne près de laquelle sont quelques fabriques.

VERNET (Horace), né à Paris.

72. **Massacre des Mamelucks dans le château du Caire, ordonné par Mohamed-Ali-Pacha, vice-roi d'Egypte.**

Mohamed-Ali voulant détruire le corps redoutable des Mamelucks, prend, pour mettre son projet à exécution, le jour d'une cérémonie qui devoit précéder le départ d'un de ses fils pour la Mecque. Les Mamelucks reçoivent l'ordre de se rendre dans le château du Caire pour suivre le cortège; ils y arrivent montés sur leurs plus beaux chevaux, et magnifiquement vêtus.

Ce tableau représente le moment où, entrés dans l'intérieur du château, les portes se referment sur eux. A l'instant, des Albanois dévoués, cachés derrière les crénaux, sur les remparts, sur les tours, font, à un signal donné, un feu des plus terribles sur ces malheureux, qui sont impitoyablement massacrés. Le pacha, placé au sommet d'une terrasse, sans pouvoir être aperçu, et ayant derrière lui trois de ses officiers, ses confidents intimes, est témoin de cette affreuse catastrophe. C'est ainsi que fut détruite presque entièrement l'audacieuse milice des Mamelucks.

M. NAIGEON l'aîné, conservateur de la Galerie, a peint les bas-reliefs, représentant les allégories dont suit la description.

Au-dessus de la porte d'entrée de la Galerie de RUBENS.

Le buste de Rubens est couronné par l'Immortalité, pour marquer que Rubens, comme peintre, faisoit admirer, dans l'immensité des ouvrages que son génie fécond a produits, un beau coloris, une imagination brillante et poétique; et, comme politique, qu'il a été chargé auprès de plusieurs puissances de négociations importantes, dont le succès lui a mérité de la part des souverains des récompenses honorables.

D'un côté on voit la Peinture élevant à la gloire de ce grand homme un trophée de ses pinceaux et de sa palette rayonnante, tandis que le Génie qu'elle embrasse y réunit les attributs de la Poésie et du Commerce; il tient le plan de la galerie des tableaux, composant l'histoire de Marie de Médicis, appelée le Poëme de Rubens, qu'il a puisé dans la corne d'abondance remplie de ses ouvrages, confondus avec des fleurs et des fruits que lui pré-

sente la Fécondité. Auprès du piédestal on remarque une épée et un portefeuille orné d'un rameau d'olivier, allusion à la paix que Rubens, en qualité d'ambassadeur de Philippe IV, roi d'Espagne, parvint à faire signer à Charles Ier, roi d'Angleterre, qui honora son mérite en lui donnant une épée en présence du parlement.

De l'autre côté, près de l'Immortalité, on voit la Renommée offrant à Rubens la palme que la Gloire lui a méritée. Fatiguée de publier par tout l'univers la célébrité de Rubens, elle remet sa trompette à l'Histoire, qui inscrit le nom de ce grand homme au rang des peintres les plus fameux.

Au-dessus de la porte d'entrée de la Galerie de Lesueur.

Le buste de Lesueur est couronné par Minerve : il est accompagné du Génie de la Peinture, qui s'appuie sur le piédestal, et tient la palette d'une main, en indiquant de l'autre, avec regret, que ce célèbre peintre a terminé sa carrière à trente-huit ans. A côté de Minerve est la Renommée, qui publie la gloire de Lesueur. L'Envie terrassée, à qui un serpent ronge le sein, se traîne à ses pieds, et, étendant la main, s'agite et fait de vains efforts

pour arrêter le son de la trompette; de ses doigts crochus elle tient un tableau du cloître des Chartreux qu'elle vient de dégrader (1).

Près du Génie on remarque la Philosophie, qui a principalement caractérisé les ouvrages de Lesueur; d'une main elle tient un livre où est écrit, *causarum cognitio* (la connoissance des causes); de l'autre elle montre que Lesueur est au séjour de l'Immortalité. Clio, la muse de l'histoire, écrit sur une tablette la scène dont elle est témoin, avec cette inscription : *A la mémoire de* LESUEUR, *peintre françois.*

(1) Cet épisode rappelle que des hommes, jaloux de Lesueur, tentèrent après sa mort d'affoiblir sa réputation en défigurant ses chefs-d'œuvre.

PLAFOND DE LA GALERIE.

Les douze tableaux qui ornent ce plafond, et qui représentent les signes du Zodiaque par des figures allégoriques, sont de Jacques JORDAENS, né à Anvers en 1594, et mort en 1678.

Le tableau placé au centre, *et qui* représente le lever de l'aurore, est de M. CALLET, membre de l'ancienne Académie.

SCULPTURES.

CHAUDET (Denis-Antoine), membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur, né à Paris en 1763, où il est mort le 19 avril en 1810, âgé de 47 ans.

73. Groupe en marbre représentant le berger Phorbas qui rappelle à la vie Œdipe enfant.

Un oracle avoit déclaré à Laïus, roi de Thèbes, qu'il seroit tué par son propre fils. Pour éviter l'accomplissement de cette prédiction, dès que la Reine fut accouchée il chargea un de ses officiers de faire mourir cet enfant : mais cet officier, touché de compassion et voulant le soustraire à la mort, le porta sur le mont Cythéron, où il le suspendit par les pieds à un arbre. Un berger nommé Phorbas, ayant trouvé cet enfant, en eut pitié et le détacha.

Le moment que l'artiste a choisi est celui où il suppose que le berger, après l'avoir détaché de l'arbre, s'empresse de le secourir.

Il est représenté debout, couvert en partie

d'un manteau et coiffé d'un chapeau; il soutient sur son bras et sur son genou l'enfant à demi mort, et essaie à ranimer ses forces, en lui donnant à boire dans une coupe grossière; en même temps le chien du berger lèche les pieds de l'enfant. Cette idée ingénieuse de l'artiste, qui donne de l'intérêt au sujet, aide en même temps à soutenir ce groupe heureusement composé. Cet ouvrage, une des plus belles productions de la sculpture moderne, est un prix d'encouragement qui a eu le plus grand succès à l'exposition publique du Salon. La mort ayant enlevé trop tôt M. Chaudet aux beaux arts, ce célebre statuaire n'a pu en suivre l'exécution; (1) le modèle a été conservé par madame sa veuve, qui l'avoit fait ébaucher. M. le marquis de Semonville, grand-référendaire de la Chambre des Pairs, en a fait l'acquisition pour le Musée, et en a fait terminer l'exécution sous la direction de M. Cartelier, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur.

(1) Parmi les ouvrages que ce célèbre artiste a laissés, on remarque Cyparisse pleurant son jeune cerf, Cincinnatus, et l'Amour s'emparant de l'âme, représentée sous les signes d'un papillon.

BAS-RELIEF EN PLATRE.

MOITTE (Jean-Guillaume), sculpteur, membre de l'Institut de France et de la Légion-d'Honneur, né et mort à Paris.

74. Un Bas-Relief représentant la France entourée des Vertus, et appelant ses enfants à sa défense.

Les vieilles bandes précédées par la Victoire, qui leur montre des palmes, prix destiné à la valeur, prêtent le serment de défendre la France leur patrie. Le Génie de la gloire, déployant l'oriflamme, dirige le courage des jeunes recrues qui marchent sur les traces des vieux guerriers leurs modèles. Les mères avec leurs filles, à genoux auprès de l'autel de la Patrie, semblent la supplier de préserver leurs époux et leurs fils des dangers qu'ils vont affronter.

L'uniforme françois ne prêtant pas à la sculpture, l'artiste a été obligé d'emprunter le costume des anciens Romains.

Nota. Ce bas-relief, de treize pieds de longueur sur trois et demi, avoit été ordonné en 1798 pour décorer le vestibule du palais du Luxembourg du côté du jardin.

MARBRES

DANS LE VESTIBULE DE LA GALERIE.

DELAISTRE (François-Nicolas), sculpteur vivant.

75. Psyché et l'Amour.

Psyché, pour suivre le conseil perfide de ses sœurs, se lève pendant la nuit, et, à la lueur d'une lampe, s'arme d'un poignard pour assassiner son époux, dans la pensée que c'est un monstre. Elle s'approche du lit où il repose; mais elle est agréablement surprise et détrompée quand elle voit Cupidon, le plus beau des dieux. Au désespoir d'avoir formé un aussi noir projet, Psyché veut se poignarder: cependant, des sentiments plus doux faisant place à ses remords, elle s'abandonne, et se livre tout entière au plaisir de regarder, d'admirer pour la première fois la beauté de son jeune époux, à qui les douceurs du sommeil prêtent de nouveaux charmes.

Nota. Ce groupe a été exécuté à Rome.

PAJOU (Augustin), membre de l'Institut de France et de la Légion-d'Honneur, né à..., mort à Paris.

76. **Psyché abandonnée.**

Psyché perdit l'Amour en voulant le connoître.

Psyché continuoit à regarder attentivement son époux, quand une goutte d'huile, tombée de sa lampe sur l'épaule de l'Amour, le réveilla : aussitôt il prend son vol. Psyché le suit; mais l'Amour disparoît, après lui avoir reproché sa crédulité et sa désobéissance. Psyché gémit et se désespère d'avoir *causé* elle-même son malheur. Elle est assise sur le lit nuptial, orné de couronnes tressées de myrtes et de roses, au milieu desquelles est un papillon, symbole de l'ame.

ALLEGRIN, membre de la ci-devant Académie.

77. **Diane prête à entrer au bain. La tête a été faite d'après madame Dubary.**

78. **Vénus sortant du bain.**

OUVRAGE FLORENTIN.

79. **L'Amitié. Elle s'ouvre le cœur pour montrer sa sincérité.**

BUSTES.

DUPATY (Charles), membre de l'Institut, et conservateur adjoint de la Galerie, né à Bordeaux.

80. Un buste de Pomone, déesse des fruits. (Etude faite à Rome.)

HOUDON, sculpteur vivant, membre de l'ancienne Académie.

81. Un buste de Vestale.

BUSTES EN BRONZE QUI ORNENT L'ESCALIER.

---

89. Jeune homme.
90. Solon, législateur des Athéniens.
91. Euripide, poëte grec.
92. Socrate, philosophe d'Athènes.

Aux portes en dehors de la Rotonde.

93. Adrien, empereur romain.
94 *et* 95. Antonin, empereur romain.

A la Rotonde.

JULIEN, né à Saint-Paulien, département de la Haute-Loire, membre de l'Institut royal de France, et de la Légion d'Honneur, mort à Paris.

96. La Baigneuse.

Une Nymphe assise sur un rocher fait paître une chèvre : elle cherche à tâter l'eau avec son pied avant de se baigner ; mais sur le point d'entrer dans le bain elle croit entendre du bruit ; sa pudeur en est alarmée, et l'oblige à voiler ses charmes.

97. Un groupe en plâtre, bronzé, représentant Diane et Endymion.

FIN.

R. F. ... ORD ...

S 4 LUX
N11583783
N11583933

